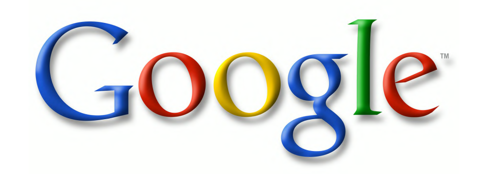


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

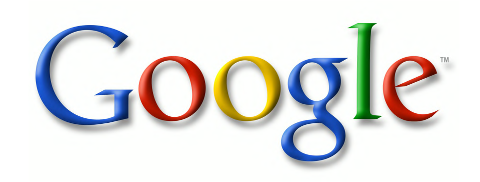
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



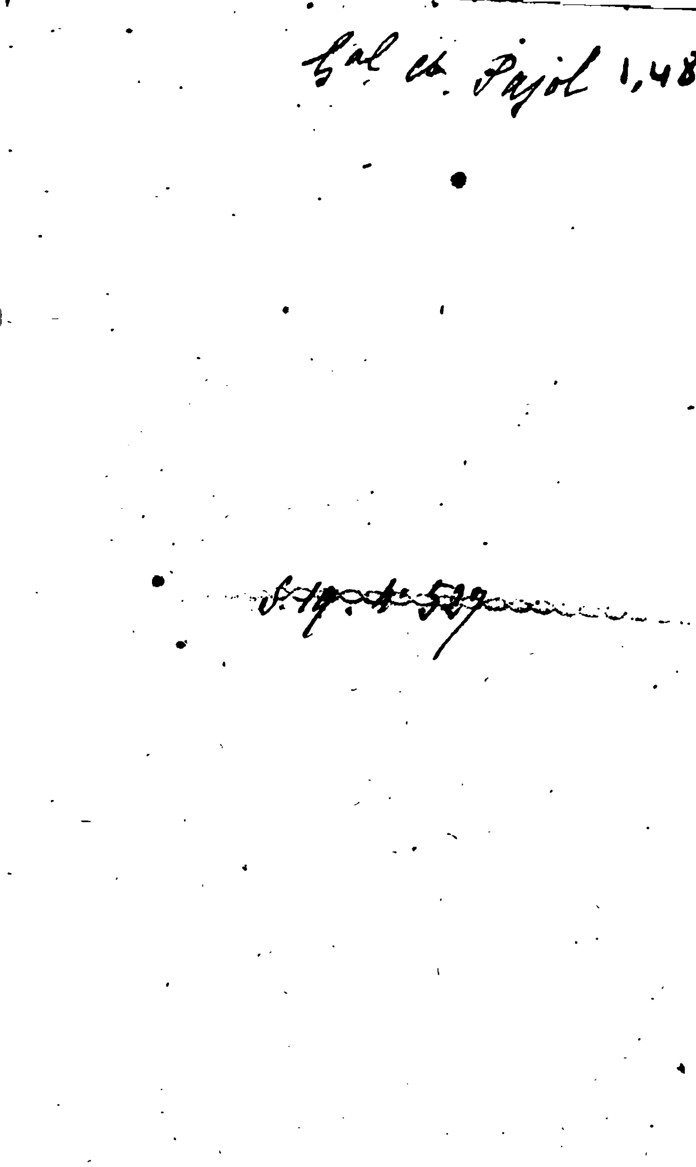


Finch OO. 12





9. A.


Gal de Pajol 1,48

ANECDOTES DE LA COUR DE FRANÇOIS I.

Par Mlle DE LUSSAN.

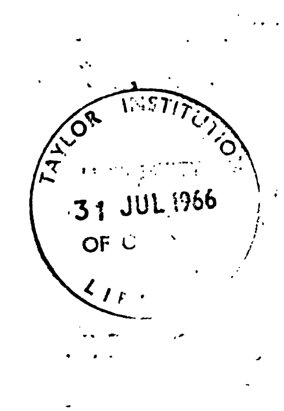
TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez JEAN NOURS, Libraire
dans le Strand.

M. DCC. XLVIII.




TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1966
OF

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.


OUR trouver un objet dont l'appui respectable

Aux yeux d'une brillante Cour,

Pût m'exposer dans un jour favorable,

Je consultai Minerve, Apollon & l'Amour.

L'Amour, qui veut sans cesse honorer son image,

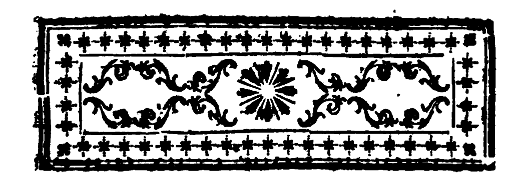
Dit, que c'étoit un droit acquis à la Beauté.

Le charme des Talens doit avoir l'avantage,

Répondit Apollon, avec vivacité.

Pour moi, reprit Minerve, à la seule bonté
De l'esprit & du cœur, j'accorde mon suffrage.
La diversité de leur choix
M'indiqua cet objet, protecteur de l'Ouvrage.
POMPADOUR, *vous daignez en accepter l'hommage,*
Je leur obéis à tous trois.

M. DE LUSSAN.



ANECDOTES
DE LA COUR
DE
FRANÇOIS I.

François de Valois, Comte d'Angoulême, étoit à la fleur de son âge (*a*), lorsqu'il succéda à Louis XII; sa taille de héros, son visage noble & rempli de graces, son esprit vif &

(*a*) Il avoit vingt ans.

cultivé par le commerce des Gens de Lettres, ſon peu de jalouſie pour ceux qui en avoient plus que lui, ſon amour pour les Arts & pour les Sciences, ſon accueil aiſé, ſon éloquence naturelle, ſa magnificence, ſa valeur, tout aſſuroit les François d'un regne heureux.

Il ſembloit que la nature eut penſé à faire des hommes exprès pour orner la Cour de François I, & pour partager avec lui les avantages qu'il en avoit reçu. Leur figure, leur eſprit, leur agrément, leur courage les rendoient dignes d'être, ou de ſon Sang, ou ſes Favoris,

Charles, Duc de Bourbon, (qui pour le malheur de sa vie, comme on le verra dans la suite) avoit su toucher le cœur de la Comtesse d'Angoulême, possédoit plus qu'aucun autre tout ce qui peut inspirer le respect & l'admiration. François de Bourbon, Comte de Saint-Paul, ne lui cédoit en rien; il avoit ainsi que le Duc de Bourbon, tout ce qui peut imposer & plaire. Anne de Montmorenci, & Philippe Chabot de Brion, furent d'abord les deux jeunes Seigneurs, qui par les qualités brillantes qui éclatoient déja

en eux, gagnerent l'amitié du Roi. A la follicitation de Madame Louiſe, ce Prince donna la Charge de Connétable au Duc de Bourbon. Il fit Odet de Foix, Seigneur de Lautrec, Gouverneur de Guienne. Artus Gouffier qui avoit ſi dignement rempli auprès de lui le délicat emploi de Gouverneur, dut à ſon eſtime encore plus qu'à ſon amitié, la Charge de Grand-Maître de France. Son frere Guillaume Gouffier de Bonnivet, qui avoit été élevé avec le Roi; & qui étoit de ſon âge, fut Amiral. Ceux qui pouvoient plus juſ-

tement y prétendre, virent avec chagrin cette nouvelle preuve de la faveur de Bonnivet, faveur qui ne lui servit jamais qu'à mal conseiller son Roi.

Dès que ce Prince fut monté au Trône, on le vit s'occuper du desir de créer, pour ainsi dire, des hommes dans tous les genres, qui pussent par leurs lumiéres & leurs talens, répandre un nouvel éclat sur une nation née avec de l'esprit, de la vivacité & de la délicatesse.

Dans le tems que le Roi ne paroissoit penser qu'à faire fleurir les Sciences, les Arts

& les Lettres, il méditoit un dessein que son amour pour la gloire, que sa confiance dans la valeur des François, & qu'un droit qu'il croyoit juste, lui avoit suggéré. C'étoit la conquête du Milanez. Au Printemps l'Europe fut aussi étonnée qu'allarmée d'apprendre que le Roi se mettoit en chemin pour se rendre dabord à Lyon, & de-là passer en Italie.

Avant de partir de Paris, ce Prince nomma Madame Louise sa Mere à la Régence du Royaume, son ambition la consola du départ de son Fils, & son absence quoique courte lui donna l'oc-

casion de se saisir d'une autorité qu'elle conserva toujours, & dont elle usa plus souvent pour satisfaire son humeur altiére & vindicative, que pour faire du bien.

La Reine, Madame Louise, Madame Renée sœur de la Reine, & la Duchesse d'Alençon sœur du Roi, accompagnerent ce Prince à Lyon: il y resta plus de tems qu'il ne croioit, par les difficultez des passages pour entrer en Italie. Enfin, il y passa, & il y passa pour vaincre; car à peine étoit-il arrivé près de Milan, qu'il gagna la fameuse bataille de Marignan, où bravant le péril, oubliant

son rang, exposant sa vie; il y combattit comme un simple soldat, donnant ses ordres avec la présence d'esprit & le sang froid d'un grand Général.

Cette terrible bataille dura quatre heures dans la nuit, & recommençant avec le jour, laissa, après un long carnage, la victoire complette au Roi. La ville de Milan se rendit. Aussi-tôt le reste du Milanez suivit l'exemple de la Capitale.

François I vainqueur, maître du Milanez, laissa le soin de lui conserver cette conquête, au Connétable de Bourbon, & partit pour aller

joindre le Pape Leon X, qui l'attendoit à Boulogne.

L'histoire apprend que ce fut dans cette entrevûe, que ce fit le fameux Concordat. Le Roi revint ensuite à Lyon, où la Reine, Madame Louise, les Princesses, & presque toute la Cour l'attendoient.

Jamais entrée triomphale dans Rome ne fut si flateuse que le fut celle du Roi à Paris. L'amour de ses sujets, la satisfaction qu'ils ressentoient de la gloire dont il revenoit couvert, ses regards caressans qui sembloient remercier les peuples de leurs témoignages de tendresse, tout les enyvroit d'une joie

manifeſtée par leurs cris d'alégreſſe. Mais pourquoi chercher à dépeindre ce tendre & tumultueux ſpectacle? Ne l'a-t-on pas vû lorſque Louis XV revenant vainqueur de ſes ennemis, & de la mort, ſes peuples, à qui ce Prince avoit cauſé tant d'allarmes & tant de pleurs, le nommérent Louis le Bien-Aimé. Quelle plus précieuſe louange, peut aſſurer un Roi de l'amour de ſes ſujets? Et l'amour de ſes ſujets, ne lui eſt-il pas un garand qu'ils le trouvent digne de régner ſur eux?

La gloire d'avoir gagné en perſonne la fameuſe ba-

taille de Marignan, étoit immortelle pour François I; mais il en conserva peu d'années les fruits. Ce Prince rappella le Connétable de Bourbon. Le Commandement de l'Armée d'Italie fut donné à Odet de l'Autrec, chez qui l'expérience ne secondoit pas encore le courage. Madame Louise haissoit Lautrec. Elle craignoit son esprit ambitieux, adroit & *insinuant*. Cette crainte prévalant sur celle de faire perdre à son fils la Conquête du Milanez, elle travailla à la ruine de l'Autrec, c'est-à-dire, à celle des affaires d'Italie.

Odet de l'Autrec eut ordre du Roi de revenir en France pour y rendre compte de sa conduite. Il la justifia. Le Roi ne s'en prit point à lui de la perte du Milanez, comme l'avoit espéré Madame Louise; ainsi, cette Princesse qui sacrifioit toujours tout aux inquiétudes que lui causoient les génies propres à prendre trop d'ascendant sur l'esprit de son fils, en sentit plus vivement le regret d'avoir traversé Odet de l'Autrec.

Le desir que le Roi avoit de reprendre le Milanez, étoit égal au chagrin qu'il

ressentoit de sa perte. Il projettoit de retourner en Italie, lorsqu'il fut averti que le Duc de Bourbon sacrifiant à son ressentiment, son honneur, son rang & sa patrie, étoit prêt à passer chez l'Empereur, avec qui son traité étoit fait. Cette nouvelle fit changer le Roi de résolution, dans la crainte que la révolte du Connétable n'entraînât celle de plusieurs Provinces. François I. toujours occupé du Milanez, y envoya son Favori l'Amiral Bonnivet avec une armée.

Bonnivet ne fut ni plus heureux, ni plus habile que

Lautrec, il ne se saisit de plusieurs places sans forces & sans défenses ; que pour avoir la honte de les perdre. Mais soutenu par Madame Louise, cet échec ne lui fit point perdre la faveur de son Roi.

Le Duc de Bourbon, qui ressentoit autant de haine pour Madame Louise, qu'elle avoit d'amour pour lui ; voyant que rien ne pouvoit arrêter les persécutions de cette Princesse, & que le Roi souffroit qu'elle le dépouillât de tous ses biens ; échappa enfin à ce Prince, qui à Moulins, où il avoit fait venir le Duc de Bour-

bon, avoit eu assez de bonté, pour lui pardonner ses desseins criminels. Le Duc de Bourbon étoit adoré des François. Ses ennemis mêmes, ou plûtôt ses envieux, ne pouvoient disconvenir de la perte que faisoit l'Etat.

La révolte du Duc de Bourbon, étoit un sujet d'inquiétude pour le Roi; mais il en eut un d'affliction auquel il parut bien plus sensible. La mort lui enleva la Reine Claude. Ce n'étoit pas l'amour qui lui faisoit donner des larmes à cette perte, c'étoit mieux; c'étoit une estime qui alloit pour cette



Princeſſe jusqu'au reſpect. Le véritable deuil, je veux dire celui du cœur, fut général. Les grands regretoient en elle une amie généreuſe, protectrice de la vertu & du mérite : le peuple pleuroit une mere ſecourable, qui ne lui faiſoit ſentir ſa ſuprême grandeur, qu'en protégeant l'opprimé & en ſoulageant le malheureux.

Cette même année le Duc de Bourbon oſa paroître en Provence à la tête de ſeize mille hommes. Sur cette nouvelle, le Roi qui mettoit alors une armée ſur pied, pour le Printemps ſuivant, en donna une partie au

Maréchal de la Palice, qui marcha en Provence. François I le ſuivit; mais le Duc de Bourbon, ſur l'avis qu'il eut que ce Prince venoit à lui avec le reſte de ſon armée, ne l'attendit pas; il reprit le chemin de l'Italie. Alors le Roi pouſſé par ſon reſſentiment, & toujours tourmenté du deſir de reconquerir le Milanez, ſuivit le Duc, ſans ſonger à ce qu'il hazardoit, en quittant ſon Royaume, qu'il laiſſoit expoſé aux entrepriſes des Anglois, des Flamands, des Eſpagnols, & peut-être aux pratiques ſecrettes du Duc

de Bourbon (*a*). Enfin après bien des fatigues, le Roi arriva devant Pavie (*b*), & de l'avis de Bonnivet, qui sembloit né pour toujours mal conseiller ce Prince, il y mit le siége malgré tous les vieux Capitaines qui vouloient qu'en harcelant toujours le Duc de Bourbon & son armée, on la fît périr de misére.

Il y avoit près de quatre mois, que le Vice-Roi Lanoy & le Duc de Bourbon, étoient, pour ainsi dire,

(*a*) Pour la deuxiéme fois, le Roi laissa la Régence à Madame Louise.

(*b*) Le 27 Octobre 1524.

ſpectateurs du ſiége de Pavie, dont la forte garniſon rendoit les jours, les mois & les travaux inutiles devant cette place, lorſque les Généraux de l'armée ennemie délibérerent d'y jetter du ſecours, quoiqu'elle pût encore faire une longue réſiſtance, mais ils ſavoient que la garniſon, faute de payement, étoit prête à ſe mutiner. Dans ce deſſein, ils manœuvrerent toute une nuit (*a*), & manœuvrerent avec tant de ſuccès, qu'au jour naiſſant, ils vinrent attaquer les aſſiégeants. Le

(*a*) La nuit du 23 au 24 Février 1525.

Roi qui ne connoiſſoit ni ſa crainte, ni le péril, réſiſta aux repreſentations qu'on lui fit du danger où il expoſoit ſon armée, & peut-être ſa Perſonne ſacrée, en ſortant d'un camp où il étoit en ſûreté. François I n'écoutant que ſon courage, & ſe croyant ſûr de gagner une bataille qui alloit décider en ſa faveur du ſort du Milanez; car dans ce moment ſes troupes avoient pris quelqu'avantage ſur les ennemis, ſortit de ſon camp, & d'une affaire non déciſive, ſon impatience en fit une bataille qui lui coûta l'Italie & la liberté. Tous les Hiſtoriens

ont trop exactement détaillé cette funeste bataille, & les actions au-dessus même de l'homme que fit François I, avant que de se rendre au Vice-Roi Lanoy, pour s'y étendre ici.

Cette journée fatale pour François I, & pour la France, coûta la vie au Duc d'Alençon, sans y avoir été blessé. Il soutenoit les Suisses avec quatre cens hommes d'armes, il avoit de l'avantage, il le perdit, & la tête, en voyant arriver le Duc de Bourbon, & le Vice-Roi Lanoy, qui dans ce moment firent changer le combat de face. Le Duc d'Alençon,

effrayé du danger évident où il étoit, prit la fuite, & alla droit à Lyon. Là, le calme ayant ſuccédé à la frayeur, il ſentit combien l'action qu'il venoit de faire le rendoit indigne de vivre. Dans ſon déſeſpoir, il déſiroit la mort qu'il venoit ſi honteuſement de fuir. Elle le délivra en peu de jours de ſes cuiſans regrets. Ses dernieres paroles furent, *je meurs couvert de honte, quand je devois mourir couvert de gloire, & contribuer à ſauver le Roi de la captivité. Que ma mémoire ſera mépriſable à ce Prince courageux, & à la Ducheſſe d'Alençon!*

La Duchesse d'Alençon, chez qui tous les sentiments étoient dignes de la sœur de François I, fut pénétrée de la plus sensible douleur, non de la mort du Duc d'Alençon, qui pendant sa vie n'avoit que trop justifié le manque d'amour & d'estime que cette Princesse avoit pour lui, mais d'une fuite dont elle croioit partager la honte. Elle pensoit qu'il faut au moins qu'une femme pour se consoler d'une union formée, sans que son cœur ait été consulté, puisse estimer celui à qui le devoir la forcée de donner sa main. L'estime, disoit-elle, est une bar-

riére forte pour défendre un mari.

L'affliction que ressentirent les François à la nouvelle de la captivité de leur Roi, ne peut s'exprimer. La consternation fut générale. Le malheur de ce Prince, ajoûtoit encore à la tendresse de ses peuples, & le tems, si puissant pour l'ordinaire ne gagnoit rien sur des sujets fidéles. La perte de sa liberté fut suivie de celle du Roi de Navarre, de François de Bourbon, Comte de Saint-Paul, du Comte de Fleuranges, fils de Robert de la Marck, du Maréchal de Montmorenci, du Comte d'Estouteville,

d'Estouteville, le dernier de cette illustre maison, & de beaucoup d'autres personnes illustres & qualifiées.

Madame la Régente étoit pour lors à Lyon. Quelle nouvelle pour cette Princesse! Sa sagesse dans ce funeste évenement, sa prévoyance, ses ménagemens avec le dedans & le dehors du Royaume, qui restoit en proye à l'ambition des Etrangers, prouverent bien l'étendue de son génie, sa politique, son habileté, & combien, en faisant comme oublier son sexe, elle étoit digne de gouverner un Etat, non seulement tranquille,

mais dans le trouble, les divisions & attaqué de toute part.

Le Roi fut d'abord conduit au camp des ennemis, où le Duc de Bourbon, contre son attente, ne fut point rebuté de ce Prince; qui en se mettant à table, reçut la serviette que le Duc à genoux osa lui présenter. Au contraire, il lui dit d'un ton qui n'avoit rien de sévere: Duc de Bourbon, nous avons tous deux à nous reprocher de grandes fautes, les miennes sont punies; je souhaite que les votres ne le soient jamais. A ce discours le Roi vit les yeux du Duc de Bour-

bon, se mouiller. Vous éprouvez trop tart, poursuivit François I en le faisant relever, & en le faisant asseoir auprès de lui, un attendrissement qui paroît être l'effet du repentir d'avoir manqué à votre Roi, ou plûtôt à vous-même. Cette bonté, dans ce moment, prouvoit bien la douceur du caractère de ce Prince, la générosité de son cœur, & les qualitez éminentes de son ame vraiment royale.

Le Duc de Bourbon commençoit à se défier de l'Empereur sur les engagemens qu'il avoit pris avec lui. Le Marquis de Pesquaire, n'é-

toit pas content de ce Prince. De plus flatté d'être le Libérateur d'un Roi, tel que François I, il proposa au Duc de Bourbon de l'arracher à un esclavage, que la politique de l'Empereur pourroit rendre long, & qu'il appesantiroit peut-être par des procédez durs. Ce généreux dessein conçu par un ennemi légitime, souleva le Duc contre lui-même.

Le lendemain de la bataille, le Roi fut mené au château de Pisqueton. Il y avoit un mois qu'il y étoit, quand le Duc de Bourbon, & le Marquis de Pesquaire y allerent. Tous deux assu-

rerent François I de la résolution où ils étoient de lui procurer sa liberté. Ensuite le Duc de Bourbon ajoûta, les portes de ma patrie me seront-elles ouvertes ? Y retrouverai-je l'amitié de mon Roi ? Mes biens ? Et puis-je me flatter d'y recevoir la main de la Duchesse d'Alençon ? Comme le service que vous voulez me rendre, répondit le Roi, sera encore plus grand que votre faute, il me la fera oublier, & je récompenserai ce que vous ferez pour moi au-delà même de ce que vous me demandez. A votre égard, dit-il, au Marquis de Pes-

quaire ; qui lui avoit proposé de lui céder ses droits sur le Royaume de Naples ; l'importance de l'obligation, & mon caractére vous seront les garands de ma reconnoissance, & je ne connoîtrai que l'impossible pour en arrêter les effets. Ma liberté vaut bien le Royaume de Naples. Agissez donc tous deux, & soyez certains que vous aurez à vous remercier de m'avoir tiré des mains de l'Empereur.

L'esprit de François I étoit supérieur & brillant, mais simple & droit : né sincere, il croyoit facilement ce qu'on vouloit lui persuader. Le

Vice-Roi de Naples, fin & ſoupçonneux, pénétra le projet du Duc de Bourbon, & du Marquis de Peſquaire. Sans paroître le traverſer, il ſut le rendre inutile. Il trompa le Roi. Il lui inſpira ſi adroitement le deſir de paſſer en Eſpagne, que ce fut ce Prince même, qui le lui propoſa. Alors Lanoy l'aſſura que ſon arrivée à Madrid ſeroit bientôt ſuivie de ſa liberté. L'ennui d'une priſon, la confiance de François I dans les promeſſes du Duc de Bourbon & de Peſquaire, qui diminuoit à meſure que le tems s'écouloit, ſans en voir les effets,

les procédez du Vice-Roi ; qui lui paroiſſoient généreux, l'impatience enfin d'être délivré l'empêcherent de l'être. Car le Duc de Bourbon, & le Marquis de Peſquaire, étoient au moment de l'enlever de Piſqueton. Il conſentit donc que ce fut ſa flote, qui le ſortit ſecretement de l'Italie. Ainſi ce Prince qui touchoit à l'inſtant d'être rendu à ſes ſujets, ſe donna lui-même une eſcorte pour aller chercher une captivité qu'il croioit abbréger.

La Ducheſſe d'Alençon avoit plus d'un ſujet de s'affliger lorſque les nouvelles

d'Italie l'instruisirent que le Roi seul, par son impatience, avoit fait manquer le projet qui devoit le soustraire à la tyrannie de l'Empereur, & qu'il s'étoit fait lui-même conduire à Madrid, d'où toutes les puissances humaines ne pouvoient plus le tirer sans l'aveu de son ennemi, bien plûtôt que son vainqueur. Mais quel coup sensible reçu-t-elle, en apprenant qu'elle devoit être la récompense du succès de l'entreprise du Duc de Bourbon, & que le succès étoit infaillible. Ses plaintes contre la bisarre destinée de ce Prince, ses murmures con-

tre la cruauté de la ſienne, ſa douleur, ſes larmes, tout lui fit ſentir que l'amour, pour la rendre malheureuſe étoit plus fort que le tems & que l'abſence, pour lui faire retrouver des jours tranquilles. Elle ſe ſouvint dans ce moment du Duc d'Alençon, non pour le regreter, mais pour gémir, ayant par ſa mort recouvré ſa liberté, de ne pouvoir en diſpoſer en faveur du Duc de Bourbon. Ces réflexions l'attendriſſoient d'autant plus qu'elle penſoit que ce Prince infortuné y étoit livré comme elle, & ſentoit de même le déſeſpoir qu'excite une eſ-

pérance donnée par l'amour, & aussi-tôt déçue.

Le Duc de Bourbon avoit été le premier touché des charmes naissants de cette Princesse, étant encore Margueritte de Valois. Il lui avoit plû. Pouvoit-il ne lui pas plaire ? Quel avantage n'a pas un amant aussi tendre qu'aimable ? Cette passion réciproque, traversée aussi-tôt que sentie, ne tarda pas à être apperçue de la Comtesse d'Angoulême, qui avant sa fille, en avoit pris une violente pour le Duc : Passion qui lui fit sacrifier à sa jalousie Margueritte de Valois, en la forçant de

recevoir le Duc d'Alençon pour époux, & qui dans la ſuite cauſa la perte du Duc de Bourbon. Qu'une fille eſt à plaindre de ſe trouver en rivalité avec ſa mere ? Tous les mouvements de la nature ſont alors étouffez par ceux de l'amour. Ce n'eſt plus une mere, c'eſt une ennemie qui a le droit d'immoler ſa rivale à toute ſa fureur.

Le Roi fut conduit à Madrid, & gardé dans le Château. L'Empereur donna la liberté au Maréchal de Montmorenci, & permit que la Ducheſſe d'Alençon vint en Eſpagne. Cette Princeſſe auſſi belle que ſéduiſante,

dont l'esprit fin & délicat étoit aussi supérieur qu'il étoit aimable, ayant par ses maniéres charmantes, mis presque tous les Ministres dans les intérêts de son frere, ayant de plus répandu des sommes considérables pour corrompre ceux à la garde de qui il étoit, croioit toucher au moment d'arracher ce Prince des mains de l'Empereur. Quand Charles V averti, fit resserrer le Roi & changea toute sa garde, qu'il doubla.

Henri, Roi de Navarre, avoit été plus heureux que François I, & sa fuite avoit rendu Charles-Quint plus attentif.

L'espérance qu'avoit conçue François I d'échaper à l'Empereur se convertit dans la plus noire mélancolie ; & touché mortellement de la rigueur dont le traitoit son ennemi, qui obstinément refusoit de le voir, il tomba dangereusement malade.

Le Comte d'Estouteville, qui avec François de Bourbon, avoit le plus de part dans la confiance du Roi, & qui s'étoit rendu agréable à l'Empereur, par le charme séducteur de son esprit, sçut par son éloquence persuader à ce Prince, qu'il ne pouvoit sans manquer à lui-même, sans agir

contre ſes propres intérêts, & ſans s'attirer le blâme de l'Europe, attentive à ſa conduite, à l'égard d'un Prince reſpecté d'elle, & malheureux, lui refuſer plus longtems la conſolation de le voir.

Cette viſite quoique peu ſatisfaiſante pour le Roi, en lui laiſſant quelque eſpoir de traiter bientôt de ſa liberté avec l'Empereur, contribua au retour de ſa ſanté. Ce Prince ſenſible au ſervice que le Comte d'Eſtouteville venoit de lui rendre, penſa à reſſerrer encore les liens de l'amitié qui étoit entre lui & François de Bourbon

Comte de Saint-Paul. Dans ce dessein le Roi fit plusieurs questions au Comte d'Estouteville sur la figure, sur l'esprit & sur le caractére d'Adrienne d'Estouteville sa sœur unique. Les réponses de d'Estouteville, quoique modestes, firent comprendre au Roi que Mademoiselle d'Estouteville étoit belle, bienfaite, spirituelle, d'un caractére doux & aimable; & sa naissance illustre répondant à l'idée que d'Estouteville venoit de lui donner de ses charmes, il lui demanda s'il croioit que sa mere n'eut point d'engagement pour Adrienne. Sur la réponse

du Comte d'Estouteville, le Roi lui ordonna d'écrire à la Comtesse d'Estouteville, de n'en prendre aucun, parce qu'il vouloit, dès qu'il seroit de retour dans ses Etats, qu'Adrienne sa sœur, unie au Comte de Saint-Paul, fit le bonheur de ce Prince.

Née ambitieuse, Madame d'Estouteville, apprit avec une joie extrême, le dessein du Roi, elle le communiqua à sa fille. Les mouvements renfermez dans le cœur de cette charmante personne, lui causerent un trouble qui se manifesta sur le champ, par le changement subit qui se fit sur son

visage, & qui la rendit comme immobile. Sans rien répondre à sa mere, elle se retira dans son appartement, où je la laisse occupée de ses pensées.

La Comtesse d'Estouteville avoit une amitié particuliére pour Suzanne d'Estouteville, fille du Sire de Vallemont, frere cadet du feu Comte d'Estouteville son mari. Mademoiselle de Vallemont, recommandée par son pere en mourant, à Madame d'Estouteville, étoit auprès d'elle depuis l'âge de onze ans. Sa vertu égaloit sa beauté. Adrienne pouvoit peut-être seule dans le Royaume

la lui disputer. Ces communs avantages, loin d'exciter entr'elles de la jalousie, les avoient unies de la plus tendre amitié; non-seulement elles s'appelloient sœurs, mais elles se le croioient par leur intime union. Mademoiselle de Vallemont avoit alors vingt-deux ans, & Mademoiselle d'Estouteville n'en avoit encore que dix-huit.

Madame d'Estouteville étonnée du changement qu'elle avoit aperçu sur le visage de sa fille, de son silence, & du peu de joie qu'elle avoit marqué, en apprenant que le Roi la

destinoit à un Prince de son Sang, conçut quelque soupçon. Pour l'affermir ou le détruire, Adrienne, dit-elle à Suzanne, se seroit-elle laissé aller à un penchant qui lui rendroit son union avec le Comte de Saint-Paul désagréable? Le Prince de Sedan qui a passé ici quelques jours avec le Duc de Bouillon son pere, & à qui je désirois secretement qu'elle plût, lui auroit-il fait une impression trop tendre? Le sçavez-vous? Ma fille n'a rien de caché pour vous, parlez-moi naturellement. S'il est vrai que ma cousine n'ait rien de caché pour moi,

comme je le crois, repartit Mademoiſelle de Vallemont, je réponds que ſon cœur n'a encore été ſurpris par perſonne. Je crois plûtôt que l'étonnement que lui a cauſé cette nouvelle, ſans y être préparée, & l'ambition qui lui a d'abord montré le brillant de ce mariage, ont comme concentré ſa joie. Tel eſt ſouvent ſon effet.

Ce diſcours calma un peu l'inquiétude de la Comteſſe d'Eſtouteville ; cependant elle réſolut de parler à ſa fille, qui lui parut très-diſpoſée à lui obéir. La gaieté d'Adrienne qui ſuccéda à cet entretien, & qui ſe ſou-

tenoit toujours, acheva de détruire les soupçons de cette mere, aussi tendre pour sa fille, que flattée du rang qui l'attendoit au retour de François I.

Le Roi qui en parlant à d'Estouteville de marier sa sœur au Comte de Saint-Paul, ne s'étoit point assuré du consentement de ce Prince, fut très surpris de l'éloignement qu'il lui trouva, pour un engagement aussi sérieux que l'est le mariage. Il presse en vain le Comte de Saint-Paul, en vain il lui représente qu'il est engagé avec d'Estouteville & sa mere; le Prince refuse

respectueusement de tenir cet engagement. Né voluptueux, haïssant toute contrainte, & peu jaloux de laisser une postérité, il supplie le Roi de lui permettre de rester libre. Le Comte de Saint-Paul mortifié que François I l'eut mis par cette proposition dans la nécessité de refuser sa sœur de son ami, lui en fit les excuses les plus obligeantes.

Cette nouvelle arrivée à Estouteville, où la Comtesse faisoit son séjour ordinaire, y fit disparoître la joie, pour y plonger le poignard dans le sein de la mere & de la fille.

La Comteſſe d'Eſtouteville, qui ne s'étoit jamais flattée d'un mariage auſſi brillant pour ſa fille, (dont le frere emportoit tous les grands biens de la maiſon,) fut ſenſiblement touchée du refus que faiſoit le Comte de Saint-Paul de ſon alliance. Tout contribuoit à l'affliger. Sa tendreſſe pour ſa fille, & la crainte que Mademoiſelle d'Eſtouteville, chez qui l'eſpoir d'être la femme d'un Prince du Sang, a ouvert l'ame à l'ambition, ne refuſe tout autre parti, ou que la ſoumiſſion en la menant à l'autel, ne l'y conduiſe avec de la répugnance pour un époux,

~~Saint-Paul.~~ Tout concourt à affliger Madame Deſtouteville. Cette mere croioit ſes craintes d'autant mieux fondées, que depuis l'humiliant refus de François de Bourbon, ſa fille étoit livrée à la plus noire mélancolie.

Ce que la Comteſſe Deſtouteville avoit deſiré, avant que ſon fils lui eût appris l'honneur que le Roi vouloit faire à ſa ſœur, étoit arrivé. Le Prince de Sedan n'avoit pu voir les charmes de Mademoiſelle Deſtouteville ſans en être touché. Sa paſſion qui augmentoit par les fréquents voyages qu'il faiſoit à Eſtouteville,

& par ſon ſilence, ne lui permit plus de ſe taire. Il l'avoua au Duc de Bouillon, qui approuva un choix ſi digne de ſon fils. Alors le Prince de Sedan pour découvrir quels étoient pour lui les ſentimens d'Adrienne, fit un voyage ſeul à Eſtouteville; il cherchoit avec trop d'empreſſement le moment d'entretenir Adrienne, pour reſter long-tems ſans le trouver. Il le trouva. Serois-je aſſez malheureux, Mademoiſelle, lui dit-il, pour que ni mes regards, ni mes ſoupirs, ni mes empreſſemens à vous plaire ne vous euſſent pas inſtruite que je

vous adore? Je vous le dis en tremblant, & c'eſt en tremblant que j'attens votre réponſe, elle décidera de la deſtinée du reſte de ma vie. Car c'eſt de vous ſeule que je veux obtenir le bonheur de vous poſſéder. Prononcez, Mademoiſelle, rendez-moi le plus fortuné des hommes, ou le plus miſérable.

Mademoiſelle d'Eſtouteville mortellement bleſſée du refus qu'avoit fait de ſa main le Comte de Saint-Paul, ſans penſer qu'il ne l'avoit jamais vûe, que ce n'étoit pas elle qu'il avoit refuſée, que c'étoit de rece-

voir des chaînes qu'il craignoit, flatée de la naissance du Prince de Sedan, & du rang que sa maison tenoit à la Cour, pressée de son ressentiment, & poussée par le desir de se vanger d'un Prince qui ignoroit le prix de ce qu'il avoit refusé, répondit: Je dépends de ma mere, c'est d'elle que vous devez m'obtenir. Soumise à ses volontez, j'y obéirai. Le Prince de Sedan transporté, & sans rien répondre, courut chercher la Comtesse d'Estouteville, de qui il obtint la belle Adrienne.

L'état où le Prince de Sedan laisse Mademoiselle

d'Estouteville est singulier. Elle reste effrayée du consentement qu'elle vient de donner. Elle en frémit. Le désespoir s'empare de son ame. Mille mouvemens oposez s'y confondent. Tantôt elle les aprouve, tantôt elle les condamne ; que viens-je de faire, s'écrie-t-elle éperdue ! Ah, j'ai trop écouté le funeste plaisir de me venger ! j'en serai seule la victime ! Ce n'est pas un amant que je punis, c'est un indifférent qui ne m'a jamais seulement envisagée.

La situation intérieure de Mademoiselle d'Estouteville, les différentes réflexions où

elle ſe livre, l'effroi que lui cauſe le moment où elle donnera ſa main au Prince de Sedan, l'empreſſement & les ſoins de ce Prince pour lui plaire, la ſatisfaction que témoigne le Duc & la Ducheſſe de Bouillon, ainſi que Mademoiſelle de la Marck leur fille, de ce mariage, tout la jette dans une triſteſſe, dont rien ne peut la diſtraire. Mademoiſelle de Vallemont en voyoit les progrès avec une vive inquiétude.

Un jour que ces deux aimables filles ſe promenoient enſemble, Mademoiſelle de Vallemont demanda à Ma-

demoiſelle d'Eſtouteville, ſi elle vouloit toujours lui faire le miſtére offençant de ce qui pouvoit cauſer la triſteſſe mortelle où elle la voyoit plongée. Adrienne à cette queſtion ſoupire, verſe des larmes & ne répond rien. Mademoiſelle de Vallemont continuant, lui dit : Je le vois, vous pleurez parce que vous ne ſerez pas la Comteſſe de Saint-Paul. Mais, qui vous aſſure qu'il vous eût rendue heureuſe ? Ce Prince aimable, fait pour plaire, ne vous auroit peut-être plû, que pour faire le malheur de votre vie. Galand, diſſipé, volage, l'amour qu'il vous

auroit inſpiré, vous eût fait payer bien cher le rang qu'il vous auroit donné. Quelle ſeroit donc votre douleur, ajoûta Mademoiſelle de Vallemont, en ſoupirant, ſi vous connoiſſiez ce que c'eſt que les mouvemens d'une paſſion délicate pour un homme, qui par des obſtacles, peut-être inſurmontables, ne pourroit faire votre bonheur! Eh! voilà, s'écria Mademoiſelle d'Eſtouteville, ce qui cauſera le malheur de ma vie! Le Comte de Saint-Paul vient de refuſer ma main, & l'injuſte amour veut que je l'adore. Vous aimez le Comte de Saint-Paul, re-

prit étonnée Mademoiſelle de Vallemont ? Oui, je l'aime, répondit Adrienne. Je vous l'avoue moins parce que vous me preſſez de vous dire mon ſecret, que parce que je ne ſaurois plus le garder. Vous aimez le Comte de Saint-Paul, répéta encore Suzanne de Vallemont ? Eſt-ce un ſonge ? Vous ne l'avez jamais vû. Je l'ai vû, reprit la belle Adrienne, & je l'aime depuis ce fatal moment. Ecoutez-moi, je vais vous inſtruire de ce que je vous ai laiſſé ignorer juſqu'à ce jour.

Vous ſavez que mon frere tomba malade à Paris quel-

que tems avant le départ du Roi, pour ce malheureux voyage d'Italie, qui lui a coûté sa liberté. Ma mere se rendit d'abord auprès de son fils, & nous mena toutes deux avec elle. Nous trouvâmes mon frere hors de danger. Un matin que j'étois dans sa chambre, on annonça le Comte de Saint-Paul; ne voulant pas être vûe de lui, je me jettai avec précipitation dans le cabinet de mon frere, qui rend dans l'apartement de ma mere. Tout ce que j'avois entendu dire d'avantageux de ce Prince, excita ma curiosité. A la faveur de la porte vitrée

du cabinet, je le vis, & sans m'en apercevoir, ou plûtôt par un charme qui m'attacha malgré moi à la même place, j'y étois restée plus de deux heures, comme immobile, lorsque le Marquis de Montejan, sortant de chez ma mere, & venant chez mon frere par son cabinet, me fit revenir à moi; sa vûe me causa de la confusion, je fus fâchée qu'il m'eût surprise en regardant & en écoutant avec une attention singuliére le Comte de Saint-Paul. Mais comme je le connoissois par les séjours qu'il faisoit quelquefois à Estouteville avec mon fre-

re, je le priai, même vivement, de ne point dire qu'il m'eût trouvée dans ce cabinet. Il me promit d'en garder le ſecret, puiſque, ajoûta-t-il en ſouriant, j'en voulois faire un de ma curioſité. Je le vis donc ce Prince qui me dédaigne; ſon air, ſa phyſionomie, ſa converſation, ſon eſprit, tout me charma. Je le trouvai tel enfin, que ſa réputation me l'avoit annoncé. Je ſentis un dépit vif de ne pouvoir me montrer devant lui; un mouvement de vanité, que je crois qu'il m'inſpira, me fit penſer, que s'il m'avoit vûe, il m'auroit trouvée aſſez ai-

mable pour lui plaire, & je ſens encore ce regret avec d'autant plus de douleur, que peut-être il n'eût pas refuſé ma main. Je deſirois avec autant d'impatience que d'inquiétude que ce Prince revînt chez mon frere. J'avois pris la réſolution de paroître à ſes yeux; mais mon frere ayant recouvré toute ſa ſanté, ma mere le quitta peu de jours après pour retourner à Eſtouteville. Concevez, ma chere ſœur, la fatalité de mon étoile. Il n'y avoit que deux jours que nous étions arrivées à Paris, lorſque ce Prince fit une viſite à ma

mere, nous étions enſemble dans mon apartement, & ma mere eut la cruauté de nous faire dire de ne pas paroître dans le ſien.

Je ne ſai pourquoi, continua Mademoiſelle d'Eſtouteville, mais je n'oſai jamais dire que j'avois vû le Comte de Saint-Paul. Je ſentois un trouble, dès que ſon idée me revenoit, qui m'étoit inconnu, & je croyois que ſi je diſois que j'avois vû ce Prince, tout le monde liroit dans mes yeux, que c'étoit lui qui cauſoit le trouble que je penſois qu'on y voyoit. Mon frere qui aime tendrement ce Prince, parla de

lui tout le reſte du jour. J'étois charmée, cependant je trouvois qu'il n'en diſoit pas encore tout le bien qu'il pouvoit en dire, & ſi j'avois oſé, j'aurois ajoûté tout ce que je croyois qu'il oublioit.

Ma douleur fut ſi vive lorſque le Comte de Saint-Paul partit avec le Roi, que je ſentis malgré mon peu d'expérience que j'aimois. La confuſion que j'en eus augmenta encore mon affliction, & le départ de mon frere qui ſuivoit le Roi, me donna l'heureuſe permiſſion de ne pas cacher une douleur, que je n'aurois

pas eu la force de dissimuler. Enfin les larmes que ma foiblesse seule me fit répandre eurent l'honneur d'être attribuées à l'amitié que j'ai pour mon frere. Mais que j'eus encore besoin du prétexte de ma sensibilité sur tout ce qui le regardoit, quand nous aprîmes le malheur qui venoit d'arriver à la France, que mon frere & le Comte de Saint-Paul étoient prisonniers avec le Roi; mais que le Comte de Saint-Paul étoit blessé dangereusement! Que devins-je à cette funeste nouvelle! en craignant pour les jours de l'objet que j'adorois, je

regrettois de ne pouvoir donner ma vie pour ſauver la ſienne. La douleur que vous eutes de la captivité de mon frere, vous rend ce triſte évenement aſſez préſent pour vous ſouvenir quelle fut mon affliction. Nous pleurions enſemble, & pas une de nous deux ne cherchoit à conſoler l'autre. Mais j'étois quelquefois étonnée de voir que la ſeule amitié que vous avez pour mon frere, rendît votre douleur auſſi vive que la mienne, & la fît durer auſſi long-tems. Ma douleur, reprit Mademoiſelle de Vallemont, avoit la même cauſe

que la vôtre. L'amour la faiſoit naître & la nourriſſoit. Ah ! s'écria Mademoiſelle d'Eſtouteville, quelle conſolation pour moi ! vous aimez, vous ne blâmerez point ma foïbleſſe. Les mouvemens d'une ame tendre vous ſont connus, & nous pourons toutes deux, ſans rougir, nous avouer ce qui ſe paſſera dans nos cœurs ; mais, dites-moi promptement qui vous aimez. Eſt-ce mon frere ? Puis-je en aimer un autre, répondit la charmante Suzanne ! Que vous êtes heureuſe, reprit triſtement Adrienne ! vous êtes aimée de mon frere. Je

le sai, de ce moment que vous m'ouvrez les yeux. Eh bien, continua-t-elle en soupirant, vous me direz ce que l'amour a de douceur quand il est réciproque, & moi je vous dirai toutes les peines qui l'accompagnent lorsque l'on aime sans être aimée. Je le veux bien, repartit Mademoiselle de Vallemont, mais achevez d'épancher votre cœur, & quand vous serez dans un état plus tranquille, car j'espere qu'aidée par la tendresse du Prince de Sedan, & par votre raison, vous vaincrez ce malheureux penchant qui vous entraîne, je

vous aprendrai tout ce qui me regarde avec votre cher frere.

Le tems rallentit un peu, non ma passion, mais la douleur que me causa la captivité du Comte de Saint-Paul, reprit Mademoiselle d'Estouteville; à ma tristesse succéda un air tranquille du moins avec tout le monde. Car j'étois toujours en proie aux mouvemens qu'un si bizarre amour excitoit dans mon cœur. En vain je me montrois à moi-même le ridicule & la honte d'adorer un homme que je ne connoissois pas, que je verrois amoureux d'une autre à la

Cour, rien ne pouvoit, ni n'a encore pu vaincre ma foiblesse. Mais quel fut mon étonnement, quel fut le trouble de mon ame, quand ma mere m'aprit que le Roi vouloit m'unir à ce que j'adorois! Je restai sans mouvement, une joie étouffée me serra le cœur au point que je ne pus proférer une parole. Après ce premier état, que la surprise d'un bonheur non attendu m'avoit causé, mon ame s'ouvrit & fit place à des transports qui ne peuvènt s'exprimer. Chaque moment ajoûtoit quelque chose à l'idée que je me faisois de ma félicité prochaine,

& je me la présentois sous une forme nouvelle & toujours plus délicieuse. Qu'il m'en a coûté pour garder mon secret dans ces momens, heureux, où je croiois qu'il ne me restoit rien à desirer! Mais quel subit changement! j'ai passé en un instant de la plus vive joie au plus affreux désespoir. Toutes ces idées flatteuses où je m'abandonnois avec tant de complaisance, ont disparu pour faire place à la honte la plus humiliante. Ce Prince que j'adore malgré moi, me reservoit le coup mortel dont il vient de m'accabler.

Après ce que je viens de vous aprendre, vous croiez peu-têtre ſavoir tous mes malheurs. Non, un plus affreux encore m'eſt reſervé. Aujourd'hui je ne ſuis que malheureuſe, ma paſſion eſt innocente. Mais un devoir barbare va la rendre criminelle. Pourquoi le Prince de Sedan m'a-t-il vûe? Pourquoi lui ai-je inſpiré de la tendreſſe?.... Je frémis en penſant que j'irai à l'autel lui promettre un cœur qui n'eſt pas à moi. Et pourquoi, lui dit Mademoiſelle de Vallemont, lui avez-vous permis de demander votre main à Madame d'Eſtouteville? Pourquoi,

reprit Adrienne ? Pouvez-vous douter que ma mere, instruite des desseins du Prince de Sedan, & qui m'avoit déja vanté les avantages que je trouverois dans ce mariage, ne m'eût forcée à accepter cet époux ? Qu'aurois-je oposé à sa volonté ? Le caprice de l'amour qui me rend sa victime ? L'aurois-je osé ? Car je ne me fais point d'illusion, je dois être couverte de confusion d'une foiblesse à laquelle je n'ai point été sollicitée de céder. Soyez moins effrayée de l'avenir, lui dit Mademoiselle de Vallemont, la passion du Prince de Sedan
triomphera

triomphera dans votre cœur de tout autre ſentiment. Il vous aime, il eſt aimable, vous avez de la vertu; oui, la raiſon, le devoir & l'amour, parleront pour lui avec ſuccès. Il vous offre le rang le plus éclatant que vous puiſſiez avoir à la Cour, n'étant pas la Comteſſe de Saint-Paul. Que je le payerai cher, ce rang que j'aurai à la Cour! J'y verrai le Comte de Saint-Paul; comment ſoutiendrai-je ſa préſence? Que de combats pour vaincre une tendreſſe qu'un cruel devoir me reprochera à tous les inſtans! & je touche à ce fatal moment!

L'épanchement de cœur de Mademoiſelle d'Eſtouteville, qui a été ſans réſerve, ne diminue rien de ſa douleur, elle n'en reçoit nul ſoulagement. L'idée qu'elle ſe fait du malheur d'être unie à un autre qu'au Comte de Saint-Paul, l'accable, & c'eſt dans le moment qu'elle en conçoit le plus d'horreur que le Prince de Sedan arrive pour recevoir ſa main. Quelle contrainte ! Que d'efforts pour cacher le déſordre de ſon ame ! Mais Mademoiſelle d'Eſtouteville, chez qui l'eſprit & la raiſon ont devancé les années, ſçait ſe commander aſſez pour pa-

roître tranquille. Elle en voit la néceſſité, c'en eſt aſſez pour elle : enfin elle devient la Princeſſe de Sedan. Elle étoit trop aimable pour n'être pas adorée, non-ſeulement du Prince de Sedan, mais encore de toute la Famille.

Mademoiſelle de la Marck, charmée de trouver dans ſa Belle-ſœur un mérite ſupérieur, & un caractere ſi heureux, prend pour elle, le plus tendre attachement. Elle trouve auſſi Mademoiſelle de Vallemont, trop eſtimable pour ne pas devenir ſon amie. Voilà ces trois illuſtres perſonnes unies par

une estime réciproque.

Après un mois de séjour à Estouteville, le devoir força le Prince de Sedan de partir pour aller à l'Armée de Picardie. La Duchesse de Boüillon n'ayant pû obtenir de la Princesse de Sedan de quitter Madame d'Estouteville, revint à Paris avec sa fille.

Dès que la Princesse de Sedan se vit seule à Estouteville, avec Mademoiselle de Vallemont, elle la somma de sa parole. Vous me devez une confidence, lui dit-elle, acquittez-vous-en aujourd'hui. Mademoiselle de Vallemont, prudente, qui sentoit

le danger d'un entretien qui montreroit à sa cousine le charme que goûtent deux cœurs unis par la même tendresse, lui répondit : Ne l'exigez de moi qu'après que vous m'aurez assuré que vous payez l'amour du Prince de Sedan par un retour assez tendre pour ne vous laisser ni rien regretter, ni rien desirer. Ah ! ma chere cousine, quand serai-je instruite de tout ce qui vous regarde avec mon frere ! Quand serez-vous véritablement ma sœur ? Que de choses s'y opposent, repliqua Mademoiselle de Vallemont. Mon peu de fortune, la reconnoissance

que je dois à Madame d'Estouteville d'y avoir suppléé, plus encore de son amitié pour moi, que des soins qu'elle a pris de mon enfance; le respect que je lui dois, son fils qui empoisonneroit le reste de ses jours s'il faisoit un mariage sans son consentement; & avec qui? Avec moi. Moi, qu'elle a élevée dans son sein avec autant de tendresse que vous. Que de reproches je me fais d'être la cause secrette de la résistance qu'oppose son fils, au desir ardent qui la tourmente sans cesse, de lui voir des successeurs! Je sçai cependant, tout ce que j'ai à crain-

dre du caractere, leger, inconstant, dissipé, ardent à plaire, facile à séduire, de votre frere; je me flate néanmoins de lui avoir inspiré une véritable passion, qui, sans avoir changé son caractere, ne lui a pas encore permis de m'échapper; mais ce moment peut arriver. Un nouvel objet avec des charmes, des graces séduisantes, & de l'adresse, ne pourroit-il pas m'enlever sérieusement son cœur? Vos craintes, dit la Princesse de Sedan, vous rendent injuste, ma chere cousine. Mon frere vous aime pour vous aimer toujours. Ses legeretés

ne ſervent qu'à lui mieux faire ſentir le prix de votre tendreſſe. Les femmes qu'il agace, dont il triomphe, qu'il conſóle d'un infidele, & qui ſe dédommagent avec un autre de le voir leur échapper, lui donnent des occaſions de vous comparer à elles. C'eſt alors, qu'admirant votre ſage conduite, & que ſûr d'une tendreſſe auſſi pure que délicate, il revient à vous toujours plus amoureux. J'aurois peine à vous dépeindre, reprit Mademoiſelle de Vallemont, les vives allarmes que j'ai reſſenties, depuis quatre ans, que la mort du Comte d'Eſtou-

teville votre pere fit retirer ici la Comteſſe ſa femme. Abſente, éloignée de la Cour, je n'oſois plus compter ſur un cœur ſi diſpoſé à être volage. Je ne le retiendrai plus, diſois-je, ni par ma préſence, ni par la crainte de me déplaire, ni par tout ce que me ſuggeroit l'amour. Car tantôt je lui montrois de tendres inquiétudes, tantôt je l'allarmois en ne paroiſſant pas m'appercevoir de ce qui cependant me bleſſoit mortellement, ou en paroiſſant regarder avec indifference les ſoins qu'il ſe donnoit pour plaire à un nouvel objet. Ma

conduite étoit ſelon que je craignois ou que je mépriſois cet objet. Mais la réſolution de la Comteſſe votre mere de retourner à Paris pour y faire ſon ſéjour dès que le Roi rendu à ſes ſujets ramenera votre frere, en me mettant ſans ceſſe vis-à-vis de lui, & en état d'être inſtruite de toutes ſes démarches, je ſerai plus tranquille; car je ſçai le pouvoir que j'ai ſur votre frere. Il eſt hardi à commettre des fautes contre ma tendreſſe; mais dès que je les ſçai, honteux, repentant, proteſtant de n'y plus retomber, je le vois à mes genoux me demander pardon.

L'amour faiſoit deſirer à Mademoiſelle de Vallemont le retour de François I. & le faiſoit craindre à la Princeſſe de Sedan. L'Europe partagée différemment, par ſes différens intérêts, ſouhaitoit, ou appréhendoit la délivrance de ce Prince. La Regente toujours attentive, toujours active, toujours prévoyante, ſuſpendoit les deſſeins, ou arrêtoit les entrepriſes, tantôt des Anglois, tantôt des Flamans, tantôt des Révoltés de l'Alſace. Elle tenoit la Picardie & la Guyenne en reſpect, malgré les tentatives réïterées des Ennemis. Occupée ſans

cesse ou à désunir les Puissances étrangeres, ou à les mettre dans les intérêts de son fils, en leur persuadant qu'il étoit du leur, de ne pas souffrir l'agrandissement de la Maison d'Autriche, elle travailloit sans relâche à opérer la liberté de François I. Cependant ce Prince livré à ses tristes réflexions, & à la dureté de l'Empereur (qui loin de se relâcher de ses injustes propositions y ajoutoit tous les jours) croyant pouvoir donner des avis à sa mere, mais qu'il n'osoit hazarder sur le papier, dans la crainte que sa lettre ne fut surprise par l'Empereur;

confia ses desseins & ses craintes au Comte de Saint Paul. Je suis, lui dit-il, l'objet de toute l'attention de l'Empereur. La crainte de me voir lui échapper ainsi que lui a échappé le Roi de Navarre, lui fait observer à mon égard une rigueur indigne de lui & de moi. Moins occupé de vous, il vous laisse sur votre parole la liberté de la Ville de Madrid, ainsi qu'aux prisonniers. Vous & Destouteville en avez profité ; d'Estouteville par son éloquence naturelle a sçû dans ma maladie persuader à l'Empereur de me voir, que la votre lui persuade de

vous laisser retourner en France sur votre parole. Prétextez pour obtenir cette grace le besoin pressant que vos affaires ont de votre présence.

Je viens de vous instruire, continua François I. de tout ce que vous devez dire de ma part à ma mere. J'y ajoûte toutes les instructions nécessaires dans ce paquet que je vous remets. Pour ne pas donner le tems à l'Empereur de se dédire, partez au moment même qu'il vous l'aura permis, & comme vous partirez sans me revoir, forcez de vîtesse ; car l'Empereur pénétrant, soupçonneux &

ſurpris de votre précipitation à quitter Madrid, pourroit bien faire courir après vous. Ce que le Roi avoit prévû arriva.

Le Comte de S. Paul, le plus parfait Prince de ſon ſiécle par toutes les qualités du corps, de l'ame & de l'eſprit, qui ſe trouvent ſi rarement raſſemblées dans un ſeul homme, obtint de l'Empereur ce que le Roi ſouhaitoit ſi ardemment, & ſur le champ il partit.

Son prompt départ, ſans avoir ſeulement vû François I. en étonnant l'Empereur, lui donna du regret de s'être prêté à des raiſons qui n'é-

toient, ſans doute, qu'un prétexte pour couvrir un miſtere, qui dans la ſuite pourroit le faire repentir de ſa condeſcendance. Dans cette crainte l'Empereur fit courir après le Comte de S. Paul, ainſi qu'il avoit fait lorſque la Ducheſſe d'Alençon avoit quitté l'Eſpagne ; mais cinq ou ſix heures que le Comte de S. Paul avoit eu avant que l'Empereur fût averti, & ſa prompte diligence, le rendirent auſſi heureux que l'avoit été la Ducheſſe d'Alençon.

Dès que le Comte de S. Paul fut à Paris, ſon premier ſoin, après avoir vû Mada-

me Louiſe, fut d'aller chez le Duc & la Ducheſſe de Boüillon, pour leur donner la conſolation d'apprendre de lui-même des nouvelles particulieres de leur fils, à qui ce Prince avoit dit ſeulement en paſſant, au moment qu'il ſortoit de l'appartement de l'Empereur: Fleuranges, j'aſſurerai dans peu de jours toute votre famille, que le fatal ſéjour de Madrid ne coûte rien à votre ſanté, & je leur donnerai l'eſpérance que la liberté rendue au Roi, leur procurera bientôt le plaiſir de vous embraſſer. Puiſſiez-vous, Prince, leur dire vrai, ré-

pondit Fleuranges! Puissai-je revoir bientôt le Roi en état de se venger de l'injuste & cruel procedé de l'Empereur!

Le Comte de Saint-Paul, de l'aveu de François I. avoit obtenu de Charles V. que le Marquis de Montejan le suivît. D'Estouteville & Montejan partageoient toute l'amitié de ce Prince, qui protecteur de Montejan, obtint pour lui dans la suite le bâton de Maréchal de France.

Mademoiselle de la Marck étoit dans l'appartement de sa mere quand on annonça le Comte de Saint-Paul; ils

ne s'étoient jamais vûs ; elle n'avoit paru à la Cour que depuis l'absence du Roi : sa beauté, sa taille noble & réguliere, sa conversation spirituelle, étonnerent le Comte de Saint-Paul ; il admira Mademoiselle de la Marck, qui en même tems admiroit tous les avantages dont ce Prince étoit favorisé.

Le Comte de Saint-Paul chez qui le desir de plaire avoit toujours été suivi de succès, trouvoit trop de plaisir à aimer pour s'en deffendre ; il craignoit d'autant moins l'amour, que l'amour ne l'avoit pas encore frappé d'un de ces traits dont on ne

guérit jamais. Il l'avoit laissé jusqu'à ce jour badiner légérement avec lui sans le blesser sérieusement. Ainsi sans trop consulter si ce qu'il sentoit pour Mademoiselle de la Marck étoit un simple goût, ou une premiere impression capable de le conduire à une véritable passion, il suivit le penchant qui l'entraînoit vers Mademoiselle de la Marck. Il étoit difficile de voir ce Prince sans l'aimer; aussi Mademoiselle de la Marck l'aima-t'elle, & la Duchesse sa mere, la plus ambitieuse de toutes les femmes, pensa avec plaisir qu'elle devoit les fréquentes

visites du Comte de Saint Paul à sa fille, & se livra à l'espoir de la voir un jour unie à ce Prince.

Le Marquis de Montejan, ami de toute la Maison de Bouillon, & attaché particulierement à Mademoiselle de la Mark, voyoit avec plaisir les soins que lui donnoit le Comte de Saint Paul. Sera-ce vous fâcher, lui dit-il un jour, de vous entretenir de Mademoiselle de la Mark ? De vous dire d'elle tout le bien que j'en pense ? De vous vanter, non les avantages qui rendent toute sa personne charmante, mais son esprit, son carac-

tere & les qualités admirables de ſon ame ? Non, répondit le Prince. Je connois comme toi tout le mérite de cette fille aimable, elle me rend la Maiſon de Robert agréable, je me plais à la voir, à l'entendre, ſon eſprit donne des tours heureux à tout ce qu'elle dit. Votre diſcours, Prince, répartit Montejan, me fait eſpérer que je verrai Mademoiſelle de la Mark la Comteſſe de Saint Paul. Ne vas pas ſi vîte, Montejan, reprit le Prince, j'ai du plaiſir à voir Mademoiſelle de la Mark, mais ce que je ſens pour elle ne va pas encore

jusqu'à sacrifier en sa faveur ma liberté, tu sçais le cas que j'en fais. Il faudra que l'amour me mette dans de furieuses chaînes pour consentir à la perdre.

Pendant que ces choses se passoient à Paris, la Princesse de Sedan résistoit avec douceur aux empressemens du Prince de Sedan, de retour de la Frontiere de Picardie, qui exigeoit de sa complaisance de paroître à la Cour. Elle y sçavoit le Comte de Saint Paul. Elle sçavoit qu'il paroissoit attaché à Mademoiselle de la Marck. Elle trembloit en songeant qu'elle le verroit

tous les jours ſans pouvoir l'éviter, & quelle le verroit tendre pour ſa belle-ſœur. Ce qu'elle ſouffroit de ces idées l'accabloit d'autant plus, que depuis l'inſtant où ſon devoir lui avoit impoſé la dure loi d'oublier ce Prince, elle s'étoit défendue la douce liberté de parler de lui avec Mademoiſelle de Vallemont. Cette couſine auſſi pénétrante qu'elle étoit tendre, liſoit dans l'ame de la Princeſſe de Sedan, mais elle reſpectoit un ſilence qu'elle admiroit.

Trois mois s'étoient écoulés depuis le retour du Comte de Saint Paul, & qu'il paroiſſoit

roiſſoit épris des charmes de Mademoiſelle de la Mark, lorſqu'enfin la France apprit qu'elle alloit revoir ſon Roi, après une captivité de treize mois. Quelle joye pour les François, qui toujours attachés & ſoumis à leur Souverain adoroient ce Prince !

Le plaiſir que devoit reſſentir le Roi, de ſa délivrance, étoit trop empoiſonné, pour qu'il le goûtât ſans mélange. Sa liberté lui coûtoit l'eſclavage du Dauphin & du Duc d'Orleans, qui devoient être échangés avec lui dans une Barque à l'ancre, au milieu de la Riviere

d'Andaie, qui sépare les deux Royaumes. François I. l'ame remplie du juste ressentiment auquel Charles V. avoit tous les jours ajoûté pendant treize mois, par ses durs & indécens procédés pour un Prince son égal, malheureux, & si respectable par toutes les qualités de son ame, eut toujours cependant un maintien tranquille avec le Viceroi de Naples qui l'accompagnoit. Il arriva enfin à la Riviere d'Andaie. Son cœur s'émeut en voyant à l'autre bord l'Autrec dans un Batteau avec le Dauphin & le Duc d'Orléans. L'attendris-

ſement du Roi fut inexprimable, ainſi que ſa peine, lorſqu'au moment de l'échange, il ne lui fut pas permis d'embraſſer ſes enfans. Il jetta ſur eux un regard de pere, qui gémiſſoit de ne pouvoir leur dire un adieu, qui, quoique triſte, lui auroit au moins fait goûter le plaiſir de les tenir dans ſes bras. Il avoit beſoin de ſe trouver dans ceux de ſa mere pour adoucir ſa peine & pour le conſoler de tant d'adverſités. Que ce moment fut ſenſible à ce Prince! On vit ſes yeux ſe mouiller, ainſi que ceux de la Régente & de la Ducheſſe d'Alençon.

Tout ce qui accompagnoit ces deux Princesses sentoit, comme elles, le même attendrissement; la joye de tout le monde dans ce moment, en se rappellant à quel prix elle étoit achetée, ressembloit à la tristesse. Le Roi affecté du même mouvement sçut gré à tout ce qui l'environnoit de cette espece de saisissement.

De Bayonne ce Prince álla à Bordeaux. Ce fut là que le Roi, empressé de témoigner sa reconnoissance à tous ceux qui avoient risqué leur vie pour sauver la sienne, donna le Gouvernement du Dauphiné à

François de Bourbon, Comte de Saint Paul, qui pour s'y rendre, quitta aussi-tôt le Roi. Le Maréchal de Montmorenci eut la Charge de Grand-Maître, vacante par la mort du Comte de Gouffier, & le Gouvernement de Languedoc. Fleuranges fut fait Maréchal de France; Philippe Chabot, Comte de Brion, succeda à Bonnivet dans la dignité d'Amiral, & eut en même tems le Gouvernement de Bourgogne.

Ces magnifiques dons envers tant de personnes illustres, auroient satisfait le Roi autant que ceux qui re-

cevoient de lui ces marques de ſon eſtime ; mais le ſouvenir de la meurtriere, circonſtance qui lui donnoit la liberté de diſpoſer de ſes Emplois, confondit dans ſon ame ſenſible & généreuſe le regret de ce qu'il avoit perdu devant Pavie, & le plaiſir de récompenſer ceux qui étoient échappés à cette fatale journée.

La Comteſſe d'Eſtouteville qui n'attendoit que le retour de ſon fils pour quitter Eſtouteville, preſſée de l'impatience d'embraſſer ce fils ſi digne de toute ſa tendreſſe, revint l'attendre à Paris. La Princeſſe de Se-

dan fut forcée d'y revenir.

La Duchesse de Bouillon prévenue en faveur du caractere de cette Princesse, par son attachement pour la Comtesse d'Estouteville, qu'elle n'avoit jamais voulu laisser seule à la Campagne, la reçut avec les témoignages les plus tendres de son estime & de son amitié. Mademoiselle de la Mark, charmée de la revoir pour ne plus se séparer, lui en marqua sa joye par ses embrassemens réitérés, par mille protestations & par son empressement à lui demander une confiance réciproque. Je vous en donne-

rai l'exemple, ajoûta-t-elle ; en vous ouvrant mon ame.

L'amour a de furieux efforts à faire pour se tenir renfermé dans un cœur, il y cause un genre de souffrance, qui ne peut être soulagé qu'en le laissant paroître, ou à l'objet qui lui a donné naissance, ou au moins à quelqu'un qui, en le flattant, adoucisse sa peine. Mademoiselle de la Mark éprouvoit cet état. Ainsi, le besoin qu'elle sentoit de confier sa situation autant que son amitié pour la Princesse de Sedan, rendit cette Princesse la dépositaire de son secret. Après qu'elle lui

eut avoué sa tendresse pour le Comte de S.Paul, elle s'écria : que je suis contente de mon choix ! J'aime le plus parfait & le plus aimable mortel qui fut jamais. Non, la nature n'a rien fait de si accompli. Sa taille est réguliere, son air est majestueux, tous les traits de son visage sont faits les uns pour les autres, son regard fier, mais mêlé de douceur, inspire en même tems le respect & l'amour. Son accueil aimable, sa politesse, une galanterie naturelle & fine dans ses manieres & dans tous ses discours, son esprit insinuant, une égalité si rare

dans les Princes ; tout enfin lui gagne, si ce n'est les cœurs, c'est du moins un suffrage général. Je viens de vous dépeindre ce Prince que j'aime. Toujours respectueux, il ne m'a pas encore entretenu des sentimens que je me flatte de lui avoir inspiré, ses attentions, quelquefois un air embarrassé, & ses fréquentes visites à ma mere ont seules parlé pour lui. Ah ! ma sœur, quelle sera ma joye, quand je l'entendrai me jurer que je puis seule faire son bonheur ! Vous le verrez, ce Prince, & en le voyant, que vous approuverez ma

tendresse ! Mon impatience est extrême de vous entendre me dire que vous le trouvez tel que je viens de vous le dépeindre.

Cette conversation qui plongeoit le poignard dans le sein de la Princesse de Sedan, fut interrompuë par Mademoiselle de Vallemont. Alors il fut question des préparatifs que faisoit Paris pour recevoir le Roy, qui arrivoit dans deux jours, & on s'occupa des parures & des ajustemens qu'on auroit pour être présentées à ce Prince & aux Princesses.

Je ne parlerai point des marques de joye & de ten-

dresse que reçût François I. de ses Peuples ; il est plus aisé de les imaginer que de les dépeindre. On n'entendoit que des cris d'allegresse, pendant que la Princesse de Sedan, gémissoit en secret d'être forcée de paroître à la Cour. Elle y paroît, & y paroît comme un Astre naissant, qui étonne, qui éblouït & qui charme tout le monde ; c'est l'amour lui-même, qui se montre sous la figure de la Princesse de Sedan.

La Duchesse de Boüillon la présenta au Roy, avec Mademoiselle de la Mark sa fille ; & Mademoiselle de

Vallemont, dont on auroit admiré les beautés différentes, si la Princesse de Sedan eût permis d'en admirer une autre que la sienne.

François I. le plus galand Prince de son siécle, dit à ces trois Beautés. Heureux ceux qui pourront, en vous voyant, en rester au mouvement d'admiration! Dans ce moment Madame Loüise, la Duchesse d'Alençon & Madame Renée, sœur de la feuë Reine Claude, entrerent chez le Roy. Venez, Princesses, leur dit-il, venez, que je vous présente Venus sous la figure de la Princesse de Sedan, Pallas sous celle-

deMademoiſelle de la Mark, & Junon ſous celle de Mademoiſelle de Vallemont. La Princeſſe de Sedan arrêta les regards des Princeſſes, qui comme le Roy l'admirerent, ainſi que toute la Cour, qui ne parla plus que de cette Princeſſe.

La Comteſſe Deſtouteville eut en même tems le plaiſir d'embraſſer ſon Fils, & de ſentir celui qu'il avoit de ſe retrouver dans ſes bras. Ah! mon Fils, lui dit-elle, que vous avez allarmé ma tendreſſe! Faſſe le Ciel que le ſort des armes ne la mette plus à de pareilles épreuves! La préſence de la Comteſſe

Destouteville forçoit son fils & Mademoiselle de Vallemont, à contenir les mouvemens qui se passoient dans leurs cœurs, ils attendoient avec une vive impatience le moment de s'entretenir sans témoin ; ils le trouverent promptement.

Eh bien! belle Suzanne, dit le Comte Destouteville à Mademoiselle de Vallemont, en lui baisant les mains : vous retrouvai-je pour moi, telle que je vous ai laissée ? L'amour va-t-il me mettre au comble du bonheur en vous entendant m'assûrer que vous m'aimez toûjours ? Vous me volez

cette queſtion, repartit Mademoiſelle de Vallemont, mon caractére devroit vous l'épargner, & le votre m'autoriſe à vous la faire. Soyez vrai, cher Comte; combien de fois votre cœur, entraîné par la vivacité de votre imagination, par le libertinage de votre eſprit, & par le plaiſir que vous trouvez à plaire, en me trahiſſant vous a-t-il donné occaſion de vous faire pour moi des reproches? Car, au moins, je me flate que lorſqu'il s'égare, il ne vous laiſſe pas ſans remords. Je reviens, reprit le Comte Deſtoutreville, corrigé, converti; oüi,

l'abſence, loin d'avoir diminué ma paſſion, m'a fait ſentir, belle Suzanne, qu'elle eſt à l'épreuve du tems, & des legeretés que vous me reprochez. C'eſt à vos pieds que je vous en demande pardon, & que je vous proteſte que ma conduite & ma tendreſſe, en ne vous laiſſant rien à déſirer, vous épargneront à l'avenir, les inquietudes que le feu d'une jeuneſſe trop diſſipée vous a cauſés.

Si vous n'avez pas appris en Eſpagne à être fidéle, repliqua Mademoiſelle de Vallemont, au moins y avez-vous appris à promet-

tre avec un air ſincére que vous le ſerez. Mais, vous en promettez trop pour tenir parole. Je vous connois, cher Comte, vous mettrez plus d'une fois encore ma tendreſſe à de dures épreuves. Vous badinez avec une gayeté qui me bleſſe, reprit le Comte Deſtouteville. Je le vois, j'ai bien perdu des droits que l'amour m'avoit donné ſur votre cœur ..... Cela pourroit être, repliqua Mademoiſelle de Vallemont, croyez-vous que ma raiſon aidée d'une longue abſence, n'ait rien gagné ſur un amour que vous lui avez donné

tant de fois occasion de blâmer? Ah! je suis perdu s'écria Destouteville; vous ne m'aimez plus. Je vous aime toûjours, reprit Mademoiselle de Vallemont: mais, je crois que je verrai avec moins d'inquietude vos legeretés. C'est ne plus m'aimer, répondit le Comte Destouteville. Eh bien! repartit Mademoiselle de Vallemont, pour sçavoir qui de nous deux se trompe, attendons à la premiere friponnerie que vous me ferez. Jusqu'à ce tems (qui peut-être n'est pas loin) je vous jure que vous m'êtes toûjours uniquement cher.

Cet entretien ſingulier fut interrompu par l'arrivée de la Princeſſe de Sedan, qui venoit embraſſer ſon frere.

Le Roy avoit été ſi longtems éloigné de ſa Cour, qu'elle étoit pour lui comme un nouveau ſpectacle.

Il ſembloit que l'amour eût pris le ſoin lui-même de former une Cour nouvelle & brillante pour y recevoir ce grand Roy. Chacun, à l'envi, vouloit marquer ſa joye par des fêtes dignes de ce Monarque. Dans toutes ces fêtes brilla Anne de Piſſeleu, connuë enſuite ſous le nom de la Ducheſſe

d'Estampes. Il eût été difficile de décider, si sa beauté l'emportoit sur son esprit, ou si son esprit surpassoit sa beauté. Elle réünissoit dans sa personne tout ce qui peut charmer & fixer un cœur.

L'esprit de galanterie du Roy sembloit être l'esprit universel de toute la Cour. Les hommes y étoient galans, les femmes peu contentes d'y briller par leur beauté y vouloient plaire; celles chez qui ce désir étoit encore étouffé par les préjugés d'une bonne éducation, se laissoient entraîner par l'exemple, & trouvoient honteux, pour leurs char-

mes, une sévérité qui imprimant trop de respect, leur coûtoit la gloire de soumettre des hommes, qui se présentoient de bonne grace.

On vit d'abord François premier, se partager entre les affaires de l'Etat, & le désir d'y faire fleurir les Arts, les Sciences & les Belles-Lettres. Il encourageoit le mérite naissant, il récompensoit celui qui s'étoit fait une réputation, il passoit tous les jours quelques momens à s'entretenir, ou avec un Sçavant, ou avec un Homme de Belles-Lettres. C'étoit avec celui-là qu'il se

complaiſoit d'avantage. L'étude, diſoit-il, orne l'eſprit, met de l'ordre dans les idées, inſtruit, enrichit la mémoire; mais la nature ſeule donne une belle imagination: elle eſt tellement née pour être libre & vagabonde, que rarement peut-on l'aſſujettir à une étude trop profonde. Ou elle ne fait point de progrés dans les recherches ſéches, ou une trop ſérieuſe application l'étouffe. Alors, il y a bien plus à perdre qu'à gagner, pour elle.

Malgré les grandes occupations où ſe livroit ce Prince, il trouvoit tous les jours des momens pour s'en diſ-

traire. Il aimoit à voir sa Cour en mouvement, par des Fêtes, qui rassembloient sous ses yeux tout ce qu'elle avoit de charmant.

Henri d'Albret, Roi de Navare, étoit à la Cour de François I. Dès l'instant qu'il y étoit arrivé, il avoit senti le pouvoir des charmes de la Duchesse d'Alençon; & quoique sans espoir d'être jamais heureux, ni sa raison, ni le tems, n'avoient pû vaincre sa passion, un regard de cette Princesse; un mot, le payoient de la peine mortelle de voir le Duc d'Alençon posséder un objet si digne de faire le bonheur

heur du premier des mortels. La mort du Duc, ouvrit ſon ame à l'eſpérance, il oſa parler, il ne fut point rebuté. La Ducheſſe d'Alençon étoit déja inſtruite, par le Roi ſon frere, que prévenu de l'amour & des deſſein du Roy de Navare, il penſoit à les unir, dès qu'il ſeroit de retour dans ſes Etats. Ainſi, le François le plus attaché au Roi, deſiroit ſa liberté avec moins d'ardeur, que Henri d'Albret. Il vit, enfin, arriver le jour où François premier le rendit poſſeſſeur de la Ducheſſe d'Alençon, qui pour la ſeconde fois, alloit à

l'Autel sans l'aveu de son cœur. Mais au moins y alloit-elle avec le Roi de Navarre, remplie d'un sentiment d'estime, qui sans la consoler de ne pouvoir jamais rendre le Duc de Bourbon heureux, lui adoucissoit la peine d'être à un autre qu'à lui. Le Roi né libéral & magnifique, donna des Fêtes dignes des deux illustres personnages qu'il unissoit. Ce mariage étoit satisfaisant pour lui ; il étoit sûr de l'attachement inviolable du Roy de Navarre pour sa personne, il connoissoit sa valeur, elle s'étoit signalée devant Pavie,

& son amitié pour ce Prince égaloit son estime.

Un jour qu'il y avoit un divertissement chez la Reine de Navarre, la guayté de tout le monde, qui assûre la Princesse de Sedan de la tranquillité de l'ame de tout ceux qu'elle voit, lui cause des réfléxions qui la jettent dans une tristesse mortelle. Je suis seule ici de malheureuse, dit-elle, bas à Mademoiselle de Vallemont, je ne puis y résister plus longtems, sortons. Elles passérent toutes deux dans un grand Cabinet qui communiquoit à l'appartement du Roi. La Princesse de Sedan,

n'y voyant personne, se laissa aller dans un fauteuil, en disant : les plaisirs où je vois tout le monde se livrer, me reprochent trop cruellement le sujet qui m'empêche de les partager, je les fuis ces plaisirs. Que ne puis-je me fuir moi-même ! Que j'ai de honte des mouvemens qui m'agitent ! Vous l'avourai-je ? Le bonheur dont jouit ma belle-sœur, irrite mon tourment ! Que j'ai de peine à étouffer les sentimens de haine qui s'élévent contre-elle dans mon cœur. Je sens combien je suis injuste, Pourquoi la haïr ? Est-elle responsable de la fatalité de

mon étoile? Me doit-elle compte de ſon bonheur? Non, mais, moi, je dois compte à ma vertu & à mon devoir, de tout les mouvemens tumultueux qu'ils condamnent.

Ces derniéres paroles de la Princeſſe de Sedan, furent accompagnées de quelques larmes, & ſuivies d'un ſilence qui n'étoit interrompu que par des ſoupirs. Elle reſta aſſez long-tems dans cet état : mais reprenant tout d'un coup ſes eſprits, elle ſe leva, & en embraſſant tendrement Mademoiſelle de Vallemont, elle lui dit : Que vous êtes cruelle!

Vous m'abandonnez à moi-même. Que votre amitié est timide! Quoi! vous n'osez me faire les reproches que je mérite? Pourquoi me les épargner? Accablez-m'en. Vous me demandez des reproches, repliqua Mademoiselle de Vallemont; moins pour vous aider à vous vaincre, que pour vous fournir un prétexte à parler de ce que vous devez oublier. Qu'est donc devenue cette raison, qui, jusqu'à ce jour, vous a rendue maîtresse de vous-même, du moins en apparence, & qu'une vertu, que j'ai admirée cent fois, soûtenoit? N'est-il pas tems que

vous triomphiez d'une impression qu'un ſeul moment a fait ſur votre cœur, & que le tems devroit avoir effacée! Songez que les mouvemens qui vous agitent ſont criminels. C'eſt cependant pour vous y livrer, que vous êtes ſortie de chez la Reine de Navarre, que vous ne voudrez pas y retourner. Eh bien, dit la Princeſſe de Sedan, rentrons. Que ces mêmes plaiſirs qui ont jetté le déſordre dans mon ame, puiſſe y ramener le calme! Alons.

Pendant que la Princeſſe de Sedan s'abandonnoit à ſa triſteſſe, le Marquis de Montejan, ami de Made-

moiſelle de la Mark, venoit de porter la joye dans ſon cœur, en lui apprenant que le Comte de Saint Paul, de retour depuis ſeulement quelques heures, alloit venir chez la Reine de Navarre.

Dans ce moment la Princeſſe de Sedan rentra. Mademoiſelle de la Mark, avec tranſport, lui dit bas. Ah! ma ſœur, que je ſuis contente! Le Prince que j'aime vient d'arriver, il va paroître ici, vous allez le voir, il va juſtifier à vos yeux toute ma tendreſſe pour lui.

A peine la Princeſſe de Sedan étoit-elle ſortie du

Cabinet où l'on vient de la voir s'abandonner à de cruelles reflexions, que le Roi suivi d'un grand nombre de gens de la Cour, y passa, pour aller chez la Reine sa sœur. Le Comte Destoutteville qui le suivoit, aperçut le Comte de Saint Paul, qui se retiroit dans l'embrasure d'une fenêtre, & qui lui faisoit signe de venir à lui. Ah! mon cher Destoutteville, lui dit-il, quand le Roi & sa suite furent passés, je suis perdu! L'Amour vient de me frapper du plus terrible coup. Quoi! Mademoiselle de la Mark, dit Destoutteville... Laisse-là Mademoi-

ſelle de la Mark, reprit le Prince, écoute-moi.

Tu ſçais qu'en arrivant j'ai été chez le Roi, j'en ſuis ſorti pour aller chez la Reine de Navarre, je me ſuis arrêté ici pour regarder ce Tableau de Diane, que je ne connoiſſois pas. J'ai entendu venir deux femmes, dont l'une diſoit à l'autre: s'il n'y a perſonne dans ce Cabinet, demeurons-y. Un mouvement de curioſité m'a fait cacher derriere cette portiere; j'ai vû entrer ce que la nature a jamais fait de plus parfait, & ce qui m'a touché le plus ſenſiblement de ma vie. C'eſt un objet à

qui il faut que tout cede. Mais allons promptement chez la Reine de Navarre, tu me diras son nom. Elles en sortoient & elles viennent d'y retourner.

Le Comte de Saint Paul n'a pas de peine à trouver la Princesse de Sedan, leurs yeux se rencontrent & se baissent en même tems. Ah! mon cher Destoutteville, lui dit le Prince, voilà à la gauche du Roi, l'objet qui vient de me charmer! Dis-moi vite son nom. Prince, lui répondit froidement le Comte Destoutreville, vous n'êtes pas né pour aimer cet objet. Vous n'avez pas crû

qu'il pût vous rendre heureux; gardez-vous qu'il ne fasse votre malheur. Ciel! reprit le Comte de Saint Paul, c'est la Princesse de Sedan! Oui, Prince, lui répondit Destoutteville, c'est ma sœur. C'est elle dont vous avez offensé la vanité, avant de l'avoir vûë. En la voyant n'offensez pas sa vertu. Le Prince reste si étonné & si troublé qu'il ne répond rien à Destoutteville. Mais un instant après, le prenant par le bras, il lui dit : ami tu as raison. Oui, j'ai trop offencé Mademoiselle Destoutteville, pour aimer jamais la Prin-

cesse de Sedan.

Dans ce moment, le Roi fit signe au Comte de Saint Paul d'avancer; il obéit en tremblant: mais quel est son trouble, lorsque le Roi, en lui montrant la Princesse de Sedan, Mademoiselle de la Mark & Mademoiselle de Vallemont, lui demande s'il n'est pas charmé des trois graces qui embellissent sa Cour? Le Comte de Saint Paul est si interdit qu'il ne répond rien. Le Roi qui s'apperçoit de son desordre: desordre que Mademoiselle de la Mark, qui se l'attribue, voit avec plaisir, & dont le Roi croit pénétrer le sujet,

dit, bas au Comte de Saint Paul : ayez moins de confusion en paroiſſant devant la Princeſſe de Sedan ; un mari aimable & aimé, a fait oublier à Mademoiſelle Deſtoutteville, un caprice que vous n'auriez pas eu, ſi vous l'aviez ſeulement regardée. Si le trouble de la Princeſſe de Sedan étoit extrême, celui du Comte de Saint Paul ne peut s'exprimer.

Dès que Mademoiſelle de la Marck fut ſeule avec ſa Belle-ſœur, elle lui demanda avec empreſſement comment elle trouvoit le Comte de Saint-Paul. Avez-vous vû, lui dit-elle, avec

qu'elle émotion il a paru à mes yeux ? Qu'il étoit charmant ! Dites-moi donc, ma sœur, l'impression que vous en avez reçue Vous aviez raison, répondit la Princesse de Sedan, de me dire qu'il étoit fait pour justifier votre tendresse. Sa taille est noble, & sa physionomie est belle. De son esprit je n'en sçaurois décider, il n'a point parlé. Vous m'enchantez, reprit Mademoiselle de la Marck, je me flate que ce Prince sera un jour votre Beau-frere, je vous demande votre amitié pour lui; accueillez-le, ma sœur, que les graces de votre esprit jet-

tent un nouvel agrément dans nos conversations, pour l'attacher à moi encore davantage. Il est aisé de comprendre combien cet entretien mettoit la Princesse de Sedan à la gêne.

Le lendemain cette infortunée alla chez sa mere, pendant que le Comte de Saint-Paul passoit la journée chez la Duchesse de Boüillon, où ce Prince fut aussi mal à son aise avec lui-même, & aussi agité que l'étoit chez la Comtesse d'Estouteville, la Princesse de Sedan. D'abord après le dîner, elle s'enferma avec Mademoiselle de Vallemont. Il ne

m'eſt plus poſſible, lui dit-elle, de garder le ſilence. Ma douleur eſt au comble. Je veux la ſoulager avec vous. Soyez touchée des cruelles circonſtances où je me trouve. Sont-elles aſſez affreuſes? Le Comte de St Paul de retour, amoureux de ma Belle-ſœur, ma Belle-ſœur, qui a la barbarie de m'entretenir ſans ceſſe de ſa paſſion pour ce Prince, & du bonheur d'en être aimée. Quoi! je la verrois la Comteſſe de Saint-Paul? Ah! j'en mourrois de douleur! Que cette idée redouble ma haine pour elle! A quel martyre me livre ſa confiance! Et que celui que

je vais éprouver tous les jours effraye ma raiſon. Je ne pourrai ni fuir la préſence du Comte de Saint-Paul, ni me ſauver des confidences, & des tranſports de l'objet qu'il aime. La contrainte & les efforts continuels que me demande la poſition où je me trouve, ſurpaſſe mes forces. J'y ſuccomberai. Non, lui dit Mademoiſelle de Vallemont, au contraire. Cette contrainte, ces mêmes efforts, & le dépit d'aimer un homme que vous verrez ſans ceſſe aux genoux d'une autre, vous feront triompher de votre malheureuſe paſſion. Je n'oſe l'eſperer, re-

pliqua la Princesse de Sedan. Vous l'avouerai-je? Le Comte de Saint-Paul m'a paru hier encore plus charmant, que mon imagination toujours préoccupée de lui, ne me le montroit.

Mademoiselle de Vallemont, qui sentoit combien tout concourroit au malheur de la Princesse de Sedan, sans l'accabler par de vains raisonnemens, prit le parti de la soûtenir avec douceur contre elle-même.

Je laisse ces deux tendres amies ensemble, je vais retrouver le Comte de Saint-Paul, qui, en sortant de chez la Reine de Navarre,

s'étoit retiré seul chez lui. Après s'être livré à la plus profonde rêverie, il s'écria: Quoi ! seroit-il possible qu'un seul moment eût soumis mon cœur sans retour, à la Princesse de Sedan ? Quel seroit mon malheur, si je ne pouvois vaincre le penchant qui veut m'entraîner vers ce divin objet ! Que de barrieres entre nous ! Prévenue contre moi, par le refus que j'ai fait de sa main. Que dis je ! prévenue pour un autre; car, ce que j'ai entendu m'a instruit qu'elle aime, & sa vertu, que ses remords faisoient briller, m'assûre que sa tendresse est

extrême. Avec quel air de dédain me laisseroit-elle lire dans ses yeux qu'elle méprise ma passion ? Eh bien ! Etouffons-la dès sa naissance. Soyons fidele à Mademoiselle de la Marck. Ne le dois-je pas ? J'ai cherché par mes soins à toucher son cœur, je crois l'avoir rendu sensible ; oui, tout en elle me dit qu'elle m'aime, & tout m'est garant, que la Princesse de Sedan ne peut que me haïr. Le destin même semble avoir marqué nos cœurs pour n'être jamais d'intelligence.

Le Comte de Saint-Paul, passa une nuit inquiete. Il

attendoit le jour avec un desir vif d'aller chez la Duchesse de Boüillon; il se persuadoit que c'étoit Mademoiselle de la Marck qui lui causoit cette impatience: il crut même sentir de la joye, en ne voyant point de tout ce jour la Princesse de Sedan, qui ne rentra qu'après avoir soupé chez sa mere, & qui d'abord se retira dans son appartement, en apprenant que le Comte de Saint-Paul étoit encore chez la Duchesse de Boüillon.

Dans la crainte où ce Prince étoit que l'amour ne le rendît la victime de l'indifference, du ressentiment,

& même des mépris d'un objet qui pensoit sans doute avoir été dédaigné par lui ; & dans l'esperance que Mademoiselle de la Marck, triompheroit dans son cœur, de leur commun ennemi, il chercha & trouva le moment de l'entretenir sans témoin. Le desir de l'aimer, lui donna cette vivacité qui persuade qu'on aime, & la tendresse que Mademoiselle de la Marck ressentoit, ne lui permit pas d'en refuser l'aveu à ce Prince, qui, flaté d'avoir inspiré une passion aussi pure que délicate, ne douta point qu'il ne fût réservé à cette charmante &

respectable fille, de faire son bonheur.

La joye de Mademoiselle de la Marck, étoit bien plus certaine. Elle ne se trompoit pas, elle aimoit véritablement le Comte de Saint-Paul. Dès qu'elle sçût sa Belle-sœur éveillée, elle courut lui mettre le poignard dans le sein. La Princesse de Sedan, ne pouvant soutenir, ni les transports de Mademoiselle de la Marck, ni les mouvemens de haine qu'ils excitoient dans son ame, voulant fuir la présence du Comte de Saint-Paul, ne se sentant pas la force de renfermer son désespoir, alla

encore paſſer, tout le jour, avec ſa chere couſine, chez la Comteſſe d'Eſtouteville. Mais quel eſt ſon trouble, lorſqu'elle apprend (par ſon frere qui vient dans l'appartement de Mademoiſelle de Vallemont, où elles s'étoient retirées enſemble) que le Comte de Saint-Paul eſt chez Madame d'Eſtouteville !

Sur le refus que la Princeſſe de Sedan fait de paſſer chez ſa mere, ſon frere lui dit : Vous êtes bien injuſte, ma ſœur, ſi vous faites un crime au Comte de Saint-Paul, de n'avoir pas rempli le deſſein où étoit le Roi, de

vous unir avec ce Prince. Il ne vous connoissoit pas. Ce n'est donc pas vous qu'il a refusé, c'est un lien, que son amour pour la liberté lui faisoit redouter. Il recevra ce lien, cependant, repartit la Princesse de Sedan, des mains de Mademoiselle de la Marck. J'en conviens, reprit le Comte d'Estouteville, du moins sa Famille l'espere. Mais Mademoiselle de la Marck a vaincu sa répugnance, en lui inspirant de l'amour. On veut posseder l'objet qu'on aime quand la raison d'accord avec l'amour, nous le montre digne de nous. Mais, ma sœur, le

Prince de Sedan, n'a-t-il pas rempli votre ambition, & sa tendresse pour vous, en vous faisant goûter le charme d'aimer & d'être aimée, vous laisse-t-elle quelque chose à regreter? Non, sans doute; il est des hommes aussi aimables que lui, mais peu le sont d'avantage.

Que le discours de mon frere vient de me coûter à entendre, s'écria la Princesse de Sedan, lorsque Destoutteville fut sorti! Exigera-t-il aussi de moi de me trouver tous les jours vis-à-vis l'ennemi de mon repos? Ah! ma Cousine, tout

concourt à m'accabler! Il ſemble que tout ſoit conjuré pour empêcher ma raiſon de triompher de ma foibleſſe. Si je vais à la Cour j'y verrai le Comte de Saint Paul. Si je le fuis chez la Ducheſſe de Boüillon, je le retrouverai chez ma Mere. Ce ſera entre ces deux Maiſons que ce Prince paſſera tous les momens, qu'il ne donnera pas à remplir les devoirs qu'exige de lui ſon rang.

Depuis quatre jours que le Comte de Saint Paul étoit à Paris, il n'avoit vû la Princeſſe de Sedan que chez la Reine de Navarre,

Il sentoit avec une inquietude qu'il vouloit en vain se dissimuler à lui-même qu'elle le fuyoit. Cette idée le tourmentoit, lorsqu'on lui annonça le Prince de Sedan. Vous allez me présenter, lui dit-il, à la Princesse de Sedan, je ne l'ai pas encore vûë chez-elle. Ils y furent ensemble. Quel coup de foudre pour elle, en voyant paroître le Comte de Saint Paul avec son Mari! La présence de tous les deux lui fait également des reproches; & sa confusion, presque égale à sa vertu, la fait rougir & la rend interdite! Mais qu'elle est belle!

Le Comte de Saint-Paul l'aborde en tremblant. L'agitation où il est lui ôte cette facilité heureuse qu'il a pour s'énoncer. Il ne peut qu'admirer.

Ces deux illustres Personnes sont si troublées de se voir que leur trouble est apperçû de chacun d'eux en particulier. Le Comte attribuë celui de la Princesse de Sedan à la haine que son fatal refus lui a inspiré pour lui, & la Princesse de Sedan attribuë celui du Comte de Saint Paul, à l'effort qu'il se fait pour lui rendre un devoir, dont Mademoiselle de la Mark est le seul

objet. Prévenus de ses idées qu'ils sont tous deux à plaindre ! Tous deux interdits, gardant le silence, n'osant se regarder, le Prince de Sedan faisoit seul les frais d'une conversation languissante, lorsque Mademoiselle de la Mark entra avec Mademoiselle de Vallemont & Montejan. Le Comte de St. Paul & la Princesse de Sedan leur eurent l'obligation de retrouver, au moins en apparence, cet air aisé, si nécessaire pour le charme de la conversation, qui devenuë generale, portoit des coups mortels à l'un & à l'autre, par les loüanges intérieures

qu'ils se donnoient sur la finesse, la delicatesse & les tours heureux de leur esprit.

Le Comte de Saint Paul, qui ne pouvoit s'arracher au plaisir d'admirer & d'écouter cette Princesse, resta toute l'après-diné dans son appartement. Il en sortit, & en sortit le plus amoureux de tous les hommes, & laissa la Princesse de Sedan la plus malheureuse de toutes les femmes, puisqu'elle étoit la plus tendre & la plus vertueuse.

Lequel des deux suivrai-je? Ils interessent également. La Princesse de Sedan connoît tous ses devoirs & dé-

teste sa foiblesse, elle en gémit avec Mademoiselle de Vallemont. Le Comte de Saint Paul croit l'objet qu'il adore, non-seulement prévenu contre lui, mais sensible en faveur d'un autre, que sa jalousie lui fait déja chercher. Aussi étonné que confondu du progrès rapide que l'amour vient de faire dans son cœur, déses-péré de s'être assez trompé lui-même sur ses sentimens, pour avoir arraché à Mademoiselle de la Mark l'aveu d'une tendresse qu'il ne peut payer du moindre retour, il se reproche amérement une erreur qui le force à s'a-

vouer combien il en eſt indigne. Le beſoin qu'il ſent de confier ſon état intérieur à un ami, qui, en partageant ſa peine, la ſoulagera, l'engage à ouvrir ſon cœur à Montejan.

Si ton amitié pour moi, mon cher Montejan, lui dit le Comte de Saint Paul, eſt telle que je la crois; que tu vas être touché, en apprenant que je ſuis de tous les hommes le plus à plaindre! Oui, apprens que l'amour vient de me porter les plus ſenſibles coups. Que voulez-vous me dire, Prince, répliqua Montejan? Mademoiſelle de la Mark vous

aime, ſes yeux vous l'avoient déja appris avant que vous euſſiez triomphé de cette modeſtie qui la rend ſi charmante & qui vous déroboit l'aveu de votre bonheur. Depuis deux jours ſeulement vous l'avez obtenu, cet aveu également plein de charmes, & pour vous & pour elle; qu'eſt-il donc arrivé? Qu'avez-vous appris? Qu'avez-vous vû? La Princeſſe de Sedan, répartit vivement le Prince. Oui, Montejan, cette Princeſſe de Sedan, ſœur de Deſtouteville, que tu ſçais que j'ai offenſée ſi mortellement en refuſant ſa

main, qui doit me haïr, qui me hait, que j'adore & qui en aime un autre. Vous m'apprenez bien des choſes dans un inſtant, dit Montejan. Quelle eſt la fatalité de mon étoile, reprit le Comte de Saint Paul ? Le Roi me propoſe Mademoiſelle d'Eſtouteville que je n'avois jamais vûe. Craignant un frein à ma liberté, par un engagement qui doit toujours faire trembler, même avec de l'amour, je ſupplie le Roi de me laiſſer le maître de mon ſort. Mon malheur veut que l'amitié de ce Prince le faſſe condeſcendre à mon caprice. Pour-

quoi ne m'a-t-il pas forcé à tenir l'engagement qu'il avoit pris, ſans mon aveu, avec Deſtouteville ? Pourquoi dans cette occaſion a-t-il été plus mon ami que mon Roi ? ou pourquoi Mademoiſelle de la Mark ne m'a-t-elle pas inſpiré aſſez d'amour pour qu'il pût ſervir de barriere contre les charmes de la Princeſſe de Sedan ?

Dans ce moment je vous vois, lui dit Montejan, inconſtant, amoureux & jaloux. Je ne ſuis ſurpris que du dernier, car enfin la conduite réguliere de la Princeſſe de Sedan ne permet pas qu'on puiſſe ſeulement

soupçonner sa vertu. Eh bien! Montejan, répliqua le Comte de Saint Paul, cette vertu que je connois mieux que toi, ne sert qu'à la rendre plus malheureuse, en combattant inutilement une passion qu'elle désapprouve. Ecoute-moi.

Le Comte de Saint Paul conta alors à Montejan ce qu'il avoit entendu, & ajoûta : Tu vois que je ne puis douter que la Princesse de Sedan ne soit en proye à une passion que cette vertu que tu vantes & que j'ai vû briller condamne vainement. Mais, Montejan, quel peut être cet heureux mortel? Comment le découvrir? A ce

que j'ai entendu, il ignore lui-même son bonheur. Peut-être même voit-il ce divin objet tous les jours avec indifférence : car si elle sçavoit que celui qui a sçû toucher son cœur fût sensible pour elle, pourquoi envieroit-elle le bonheur de Mademoiselle de la Marck, qu'elle croit aimée de ce qu'elle aime ? Ah ! Montejan, pourquoi se trompe-t'elle ? que n'ai-je en effet pour Mademoiselle de la Marck autant de tendresse qu'elle en a pour moi ! Parle Montejan, dis-moi, qui crois-tu mon rival ? Nomme-le moi.

Ce n'est pas à la Cour,

répondit le Marquis de Montejan au Comte de Saint Paul, que la Princesse de Sedan a laissé surprendre son cœur. Ce que vous avez entendu vous en assure, & vous assure que vous chercherez vainement son vainqueur. Son secret n'est sçû que de Mademoiselle de Vallemont. Mais Prince, continua Montejan, il faut vous faire un effort pour vaincre le penchant qui veut vous entraîner dans un précipice. Regardez de tous côtés, vous ne verrez que des obstacles qui s'opposent à votre tendresse. La Princesse de Sedan aime, la remon-

trance de Mademoiselle de Vallemont vous apprend que cette passion est depuis long-tems renfermée dans le cœur de sa cousine. Toute sa vertu ne peut même vaincre une foiblesse, à qui malgré elle elle est en proye. Et quand elle n'aimeroit rien, qu'espéreriez-vous de votre amour ? La Princesse de Sedan vous regardera toujours comme un homme qui l'avez dédaignée; & l'amour propre une fois blessé, est un ennemi qui ne pardonne jamais. Croyez-moi, Prince, ne donnez pas le tems à votre cœur de prendre trop d'empire sur votre

raiſon. Votre amour eſt un monſtre qu'il faut étouffer dès ſa naiſſance, & c'eſt à Mademoiſelle de la Marck à le faire mourir dans votre ſein. Elle vous aime, ſa famille ſe flatte que vous penſez à elle ſérieuſement. Son caractere, ſon eſprit, ſa figure, ſa ſageſſe, ſa naiſſance, tout la rend digne de l'honneur dont vos ſoins l'ont flattée.

Ah! mon cher Montejan, s'écria le Comte de S. Paul, montre moi moins mon tort. Fais-moi moins voir Mademoiſelle de la Marck digne de l'eſpérance que mes attentions lui ont fait conce-

voir. Tu me rens d'autant plus coupable que je ſuis bien éloigné de mériter ſes bontés. Tu le ſçais, je te l'ai dit, avant d'avoir vû la Princeſſe de Sedan. Non, jamais Mademoiſelle de la Marck, quoique charmante, ne m'a inſpiré cet amour violent qui ôte toute la tranquillité d'une ame, qui l'aſſujettit toute entiere, tout ce que je ſens enfin pour la Princeſſe de Sedan; & que je n'avois jamais ſenti. Revenu de Madrid, je trouvai la Cour triſte & languiſſante, elle ſe reſſentoit de la captivité du Roi. Je regardai la maiſon de Madame de Boüillon com-

me une ressource pour moi contre l'ennui. Mademoiselle de la Marck est belle, je la trouvai aimable, son esprit me plut, sa gayeté qui jette de l'agrément dans les conversations, me faisoit trouver du plaisir à aller chez sa mere. J'ai crû l'aimer, mais la Princesse de Sedan vient de me désabuser. Que j'en ai de honte! Que j'ai de regret d'avoir obtenu de Mademoiselle de la Marck l'aveu de sa tendresse! Hélas! c'étoit l'envie de m'en rendre digne! Quelle étoit mon erreur! Je croyois que l'amour en me laissant voir les feux que j'ai allumés

dans ſon cœur, en allumeroit d'auſſi vifs dans le mien.

C'en eſt donc fait, dit Montejan, vous allez abandonner Mademoiſelle de la Marck à la douleur & au repentir d'aimer un ingrat. Vous ne la verrez plus. Je le devrois, répondit le Prince, mais Montejan, comment renoncer à la voir! Elle eſt la belle-ſœur de la Princeſſe de Sedan, la tendreſſe qu'elle me croira toujours pour elle, en me laiſſant la maiſon du Duc de Boüillon ouverte, me donnera au moins la liberté d'admirer tous les jours l'objet que le cruel amour veut que j'a-

dore. Je ſçai que je ne le verrai que pour en recevoir de funeſtes coups. Son indifférence, ſa froideur pour moi, que j'ai bien méritées, en refuſant le bonheur qui m'étoit offert, ſa tendreſſe pour un autre que je lirai dans ſes yeux, tout m'aſſaſſinera; n'importe. Mais aide-moi, Montejan, à découvrir quel eſt mon rival. Ainſi que moi, obſerve Madame de Sedan chez elle, chez le Roi, chez les Princeſſes, par tout où tu la trouveras; car c'eſt pour moi un nouveau martire que celui d'ignorer quel eſt ſon vainqueur.

Je vous l'aï déja dit, répliqua Montejan, il n'est pas à la Cour, puisqu'elle n'y a paru que depuis le retour du Roi. Vous avez entendu Mademoiselle de Vallemont lui reprocher le peu de pouvoir que le tems avoit sur elle, pour effacer une impression qui a été l'ouvrage d'un seul moment. Il paroîtroit même par ce discours qu'elle n'a pas revû cet ennemi de son repos. Où l'a-t'elle reçûe cette impression trop tendre, s'écria le Prince? seroit-ce à Estoutteville? Quels sont ceux qui alloient y voir la Comtesse ou son fils? Tu y allois sou-

vent. Qui y a tu vû ? Point d'homme aſſez aimable pour être à redouter, répondit Montejan. Mais pendant notre malheureux voyage d'Italie, il peut s'être préſenté aux yeux de la ſœur de d'Eſtoutteville, un objet capable de lui avoir inſpiré cette tendreſſe que ſon devoir lui reproche ſi cruellement. Je le découvrirai, reprit le Comte de Saint-Paul ; l'amour jaloux m'éclairera. Et vous trompera, repartit Montejan. Connois-tu mon rival ? parle, lui dit le Prince. Nomme-le moi, que je ſçache au moins en examinant & en épiant ſa conduite,

duite, si la Princesse de Sedan en est aimée.... Puis-je en douter? Oui, Montejan, celui qu'elle aime l'adore. C'est par quelque obstacle que nous ignorons qu'il n'a pû devenir possesseur de cette charmante personne. Ou par quelque singulier caprice, dit Montejan. Que veut tu dire, reprit vivement le Comte de S. Paul? Tu as des soupçons. Non, Prince, répondit-il, & j'ignore comme vous quel est l'objet de la foiblesse de la Princesse de Sedan.

Montejan, que la plus tendre amitié attachoit véritablement au Comte de Saint-Paul, le voyoit avec

une douleur extrême, s'abandonner à la violence d'une passion, qui ne pouvoit que le rendre malheureux, n'eut-il d'autre ennemi dans le cœur de la Princesse de Sedan, que sa vertu. Mais que ce sage ami fait bien d'autres réflexions quand il est seul! Il se rappelle le jour où il avoit surpris Mademoiselle d'Estouteville dans le cabinet de son frere, regardant & écoutant le Prince avec tant d'attention, qu'il avoit resté un quart d'heure près d'elle sans en être vû. Il s'en souvient d'autant mieux, qu'elle l'avoit prié avec un air honteux & avec viva-

cité de lui garder le secret sur sa curiosité ; & les paroles que le Comte de Saint-Paul lui a rendu de Mademoiselle de Vallemont, ne vont que trop bien avec ses soupçons. Montejan repete les mots que le Prince a entendu. *N'est-il pas tems que vous triomphiez d'une impression qu'un seul moment vous a faite, & que le tems devroit avoir effacée.*

Ces mots que Montejan dit & redit, l'assurent que la passion de cette vertueuse Princesse est l'ouvrage d'un moment, & l'ouvrage du Comte de Saint-Paul, le jour qu'elle le vit chez le Comte

d'Estouteville. Pourquoi se demande-t'il à lui-même la Princesse de Sedan, se sent-elle de la haine pour Mademoiselle de la Marck, qui lui est si attachée ? Quel est le bonheur qu'elle ne peut lui souffrir sans en être tourmentée ? Ce sont les paroles que le Comte de Saint-Paul a entendues. Ah ! c'est lui qui cause ces mouvemens injustes !

Ces réflexions convertirent les soupçons de Montejan en certitude ; mais il résolut de les cacher au Prince. Il vouloit, s'il étoit possible, profiter de son erreur, pour lui montrer la nécessi-

té d'étouffer ſon amour pour la Princeſſe de Sedan, & pour le ramener à Mademoiſelle de la Marck. Rempli d'eſtime pour cette aimable fille, & de reconnoiſſance de la confiance dont elle l'honoroit, il eſt vivement touché des chagrins où il prévoit que le Comte de Saint-Paul va la livrer. Il prit auſſi la réſolution d'examiner dans toutes les occaſions la Princeſſe de Sedan, ſur-tout vis-à-vis du Prince.

La Princeſſe de Sedan, qui avant le retour du Comte de Saint-Paul, ne manquoit pas un jour à faire l'or-

nement de la Cour, trouve à présent toujours quelque nouveau prétexte pour n'y pas aller. Elle en trouve aussi très-souvent pour rester dans son appartement, lorsque le Comte de Saint-Paul est chez le Duc de Boüillon. Si cette conduite confirme Montejan dans ses soupçons, elle pénetre de douleur le Prince; dont la passion augmente à mesure qu'il se croit malheureux, par les manieres froides & réservées de la Princesse de Sedan, & même par le soin qu'elle prend de le fuir.

Le Marquis de Montejan ne peut se lasser de refléchir

ſur la bizarrerie du ſort de ces deux illuſtres perſonnes. L'amour les fait naître pour s'aimer, le deſtin ſemble être d'intelligence avec l'amour pour les rendre heureux, & ce même deſtin les ſépare tous deux à jamais.

Le Comte de Saint-Paul, déſeſperé de la conduite de la Princeſſe de Sedan, dit à Montejan : Que je ſuis à plaindre ! Quel effort pour paroître toujours tendre à Mademoiſelle de la Marck, & toujours indifferent à la Princeſſe de Sedan ! Quel triomphe pour elle, ſi elle connoiſſoit ma tendreſſe ! Elle m'accableroit d'un mé-

pris outrageant. Un plaisir secret de vengeance, sa vertu qu'elle croiroit que j'offense, l'amour qu'elle sent pour un autre, tout lui prêteroit des armes contre moi. Ah! mon cher Montejan, avec quel soin je lui cacherai ma passion! Elle ne fait pas cependant mon plus affreux tourment. Je serois bien moins malheureux, si je sçavois le cœur de cette Princesse libre: mais le sçavoir sensible pour un autre, en est un qui irrite mon amour, loin d'en triompher. Montejan, tu es trop cruel, tu ne veux pas découvrir quel est mon Rival. L'amour est

bien plus pénétrant que l'amitié, répondit-il, & vous l'ignorez encore, malgré vos ſoins & l'examen continuel que vous faites pour le connoître.

En vain Montejan lui montroit combien il empoiſonnoit des jours qui étoient faits pour être heureux; rien ne pouvoit arrêter le torrent impétueux qui l'entraînoit, & qui le rendoit d'autant plus malheureux, que ſon caractere droit, que ſon eſtime pour Mlle de la Marck, que les manieres tendres de cette fille aimable lui reprochoient, non ſon changement, (l'in-

constance cause peu de remords) mais sa fausseté.

Le Comte de Saint Paul, après avoir écouté les sages remontrances de son ami, le pria de ne plus s'opposer à tout ce qu'exigeoit de lui sa passion, & le mena chez le Roi, où son inquiétude ne lui permit pas de rester. Il passa chez Madame Louise. N'y voïant point la Princesse de Sedan, il courut chez la Reine de Navarre, esperant de l'y trouver. Il la cherchoit vainement, elle étoit enfermée dans son cabinet avec Mademoiselle de Vallemont, qui y remplissoit les mêmes devoirs d'amitié

que remplissoit le Marquis de Montejan avec le Comte de Saint Paul : tous deux vouloient rendre à eux-mêmes ses illustres victimes de l'amour.

L'inquiétude du Prince le fit sortir de chez la Reine de Navarre, & le mena chez Madame Renée, où il trouva la Duchesse de Boüillon, avec sa fille. Trouverai-je par-tout Mademoiselle de la Marck, dit-il bas à Montejan, quand je ne cherche que la Princesse de Sedan ? Que fait-elle ? Pourquoi n'est-elle pas à la Cour ? Sçachons-le de Mademoiselle de la Marck. Mais, c'est à

toi, Montejan, à le lui demander.

Pendant que le Comte de Saint Paul parle à la Duchesse de Boüillon, il entend Mademoiselle de la Marck, qui répond à Montejan, que sa Belle-sœur, s'étant trouvée un peu incommodée, n'a pas voulu venir chez Madame Renée. Le Prince, avec cet air aisé & galant, qui accompagnoit tout ce qu'il disoit, demande à souper à la Duchesse de Boüillon. Mais qu'il sera touché, quand la Princesse de Sedan envoyera s'excuser; & restera dans son appartement! Pénétré de ce

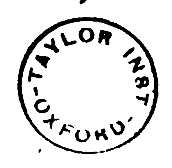
procedé, dont il pense être l'objet, il trouva le moment de dire à Montejan : C'est moi que l'on fuit ici. Je l'ai bien mérité ! Eh ! vous êtes bien foible, répondit Montejan, de ne pouvoir vaincre un penchant, qui vous rend perfide & malheureux. Que tu es cruel, reprit le Comte de Saint Paul, tu m'accables au moment même où je suis pénétré de sentir la haine qu'a pour moi la Princesse de Sedan. Puis-je en douter ? Je sens aussi chez la Comtesse d'Estouteville, le ressentiment amer qu'elle conserve du refus offençant que j'ai fait de sa fille, &

qu'elle pense que mes soins rendus à Mademoiselle de la Marck, insultent tous les jours.

Le projet inutile que le Roi avoit conçu en Espagne d'unir Mademoiselle d'Estouteville au Comte de Saint Paul, n'avoit été sçû de personne ; ainsi Mademoiselle de la Marck ignoroit que Mademoiselle d'Estouteville eût joüi du vain attrait d'être la femme d'un Prince du Sang, & que ce Prince, dans le desir de rester libre, eût résisté au Roi. Blessée des manieres froides & réservées de la Princesse de Sedan avec le Comte de

Saint Paul, s'appercevant même qu'elle évitoit souvent les occasions de se trouver avec lui, elle ne tarda pas à lui en demander la raison.

Que vous a fait le Comte de Saint Paul, lui dit-elle? A-t'il quelque tort avec vous? Il semble que ses assiduités ici vous gênent. Ami de votre frere, ami de votre mari, accüeilli de mon pere & de ma mere, chéri de mon frere le Maréchal, aimé de moi, qui peut vous rendre désagréable ce Prince? Ah! ma sœur, que votre froideur pour lui me touche! Verriez-vous avec jalousie, le



rang où l'amour paroît avoir envie de m'élever ? Pouvez-vous le penser, repliqua la Princesse de Sedan, en s'efforçant de cacher le trouble que ce discours lui causoit ? & pouvez-vous croire que je suis un Prince si cher ici à tout le monde, & si digne d'une estime égale au respect dû à son rang ? Je sçavois votre réponse, repartit Mademoiselle de la Marck, mais j'ignore la cause de ce qui la contrarie dans votre conduite, & je vois avec chagrin que vous voulez m'en faire un mystere.

Je vais vous parler naturellement, répondit la Prin-

cesse de Sedan, qui ne sçavoit comment se tirer de cet entretien si embarrassant pour elle. Sans le Comte de Saint-Paul, ma mere auroit peut-être depuis long-tems la satisfaction de voir des successeurs à mon frere, le dernier de notre illustre Maison. L'exemple de ce Prince (qui, jusqu'au moment où vous avez triomphé sérieusement de son cœur) n'avoit connu de vrai bonheur que dans une liberté qui permettoit tout à sa dissipation, a inspiré à mon frere (aussi dissipé que lui) ce même amour pour la liberté. Je vois donc (ainsi

que ma Mere la voit) avec quelque peine, leur intime liaison. Vous pouvez même remarquer, que sans manquer à ce Prince, il ne reçoit de ma Mere que des politesses froides.

Il étoit vrai que la Comtesse d'Estouteville, ne pouvoit pardonner au Comte de St. Paul d'avoir refusé sa fille; & le regret que nourrissoit dans son cœur son ambition déçûë, joint au dépit secret qu'elle sentoit, en pensant que sa fille essuiroit le dégoût de voir ce même Prince devenir l'Epoux de sa Belle-sœur, lui donnoient des manieres peu

prévenantes pour le Comte de Saint Paul ; il étoit encore vrai que la Comtesse d'Estouteville s'en prenoit à lui, de l'éloignement extrême que son fils montroit pour se marier : sa dissipation, son amour pour les plaisirs, son ardeur à chercher à plaire, & sa facilité à être infidéle dès qu'il avoit plû, avoient toûjours trompé la Comtesse d'Estouteville, aussi, étoit-elle bien éloignée de penser que Mademoiselle de Vallemont fût le véritable obstacle à ce qu'elle exigeoit depuis long-tems de son fils. En effet, sa legereté à courir

de belle en belle, faiſoit ſi bien prendre le change, que perſonne ne ſoupçonnoit ſa paſſion pour ſa charmante Couſine.

Mademoiſelle de Vallemont, devoit l'avantage de garder dans ſes chaînes le Comte d'Eſtouteville, à l'étude qu'elle avoit fait de ſon caractére, & au ſien qui ſembloit fait exprès pour attirer, retenir d'Eſtouteville, & faire ſon bonheur : ennemi de toute contrainte, il ne pouvoit ſupporter dans les femmes, leurs défauts ordinaires quand elles aiment. L'humeur, la bouderie ſilencieuſe, l'inégalité,

le sombre, & une jalousie ou froide ou colere. Il étoit d'autant plus revolté des reproches, qu'il étoit toûjours dans le cas de les mériter, Il disoit que les armes les plus victorieuses des femmes, étoient de la gayté sans étourderie, de la douceur avec de la passion, & des plaintes sans aigreur; il adoroit ces qualités réunies chez Mademoiselle de Vallemont. Elle étoit en même tems l'objet de sa tendresse, & la confidente de ses goûts passagers; mais, seulement lorsqu'ils étoient usés ou traversés; c'étoit à ses pieds qu'il lui avoüoit

son infidélité, en lui jurant un repentir qui le corrigeroit pour jamais, ou qu'il cherchoit à se consoler, quand une femme encore plus legere que lui, l'avoit prévenu. Ce qui le surprenoit toûjours étoit, de connoître que son aveu n'apprenoit jamais rien à Mademoiselle de Vallemont, qui toûjours maîtresse d'elle-même, lui laissoit le plaisir de croire qu'elle ignoroit ses égaremens.

Depuis six mois que le Roy étoit de retour en France, Mademoiselle de Vallemont, avoit eu plus d'une occasion de s'assûrer

que l'Espagne n'avoit rien changé au caractére du Comte d'Estouteville, mais honteux de ses écarts, après lui avoir juré qu'il lui rapportoit un cœur corrigé, il la trompoit plus mystérieusement.

Un jour qu'il lui protestoit de l'aimer plus tendrement que jamais, elle lui demanda en souriant. Me trompai-je? Ne m'avez-vous pas dit en arrivant de Madrid, que cet heureux climat, où regne la fidélité, vous avoit converti? Que je pouvois compter que vous étiez revenu de vos égaremens? Oüi, répondit d'Estoute-

ville. M'avez-vous tenu parole, reprit Mademoiselle de Vallemont? Si je vous en avois manqué, repartit d'Estouteville, vous le sçauriez. Je le sçai aussi, repliqua-t-elle. Après lui avoir nommé cinq ou six jolies femmes de la Cour, qui avoient eu du goût pour lui, comme il en avoit eu pour elles: Mademoiselle de Vallemont ajoûta: ces femmes ne seroient-elles pas en droit de me faire de bonnes plaisanteries, si je leur disois que je vous crois serieusement attaché à moi? Et je les ferois rire, si je leur avoüois avec quelle constance

conſtance je vous aime, & avec quelle bonté je vous pardonne vos perfidies. Je puis être quelquefois volage, répondit le Comte d'Eſtouteville, & jamais perfide. J'en conviens, vous-avez beaucoup à me pardonner, & peut-être aurai-je ſouvent encore beſoin de votre indulgence. Car, je vous l'avouë, mes deſirs libertins, qui laiſſent cependant toûjours mon cœur tout à vous, m'entrainent malgré mes reſolutions de ne plus vous tromper. Mais, belle Suzane, ſoyez toûjours génereuſe. L'homme ſeul en moi vous trahit, & jamais l'amant.

Il me reſte, au moins, repartit Mademoiſelle de Vallemont, à vous reprocher, de n'avoir plus pour moi la même confiance. Cette diſcretion m'allarme : ne pourrois-je pas juſtement craindre, que criminel ſans remords, ce changement en vous me menace d'un autre dont je mourrois de douleur.

Vous vous trompez, s'écria vivement d'Eſtouteville. Au contraire c'eſt, parce que je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée, je n'oſe plus vous avouer des fantaiſies, qui ſans coûter rien à mon amour pour vous, bleſſent le vôtre, & je jure à vos

pieds qu'à l'avenir vous me verrez aussi fidéle que tendre. Non, je n'aurai plus à reclamer cette tendresse aussi indulgente que délicate, pour me pardonner de nouveaux égaremens. Vous seule me serez chere. Oüi, belle Suzanne, sans distraction, sans legereté, je vous adorerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Oüi, vous en faites & vous en ferez toûjours la felicité.

Dans le particulier, Mademoiselle de Vallemont appelloit quelquefois le Comte d'Estouteville, le volage Zephire. Sa taille leste, son visage & son teint fleuri,

& la legereté de ſon caractére, juſtifioient bien ce nom; & d'Eſtouteville, avoit nommé Mademoiſelle de Vallemont, Flore. Elle méritoit ce nom, par un air de fraicheur, qui rendoit ſa beauté éclatante.

Le lendemain de leur entretien, le Comte Deſtouteville, reçut ce billet de Mademoiſelle de Vallemont.

Je ne ſçai ſi l'amour ſe plaît encore à me tromper, mais j'ai pris hier confiance en lui. Oui, cher Comte, je crois que vous m'aimez pour m'aimer toûjours. Je crois que la courſe de votre legereté eſt finie, & que je vous verrai, ainſi que vous me

l'avez juré, aussi fidéle que tendre. Mon cœur qui le mérite m'en assure. Que je fus contente du vôtre hier ! Toute la tendresse que vous me protestiez qu'il ressentoit pour moi, étoit dans vos yeux, avec encore plus d'éloquence que dans votre bouche, souvent si trompeuse. Adieu volage Zephire, puisse Flore par sa constance, vous fixer à jamais.

Le Comte Destouteville, ce billet à la main, entra chez Mademoiselle de Vallemont, & lui dit. Oüi, charmante Flore, vous-avez fixé Zephire. Non-seulement il n'aimera jamais que vous, mais encore il ne se

permettra plus la moindre tentation. Les jardins, les parterres seront en vain parés des plus aimables fleurs, elles ne me feront naître aucuns désirs. Je les verrai sans envie, se prêter aux caresses des folâtres papillons. Flore est trop heureuse, répondit Mademoiselle de Vallemont, si le séduisant Zephire lui tient parole.

Peu de tems s'étoit écoulé depuis ces deux entretiens, qui avoient rendu le Comte Destouteville, plus amoureux & plus reservé dans sa conduite; lorsque la Marquise de Gaibriant, jeune veuve, plus aimable que

belle, arriva à Paris, après un séjour, en Bretagne, de trois ans, où, aussi-tôt que le Marquis de Gaibriant l'eut épousée, il l'avoit menée, ne voulant pas qu'elle parût à la Cour. Maîtresse de son sort, & riche, elle prit une Maison assez près de la Comtesse Destouteville, dont elle étoit parente. Son premier soin fut de la voir, & de lui demander, ainsi qu'à Mademoiselle de Vallemont, son amitié & ses conseils, pour ne point s'égarer dans une Cour aussi galante que brillante, où elle ne venoit point, ajoûta-t-elle, pour chercher un époux;

car la jalousie de Monsieur de Gaibriant, poursuivit-elle, sa volonté toujours souveraine, la dépendance où il m'a tenue, qui me rendoit plûtôt son esclave que sa compagne, son amour même, qui étoit un tyran & non un séducteur, & la liberté que sa mort m'a rendue, tout m'a fait prendre la résolution de ne jamais soumettre à un mari, ni cette liberté, ni ma fortune. Vous êtes donc certaine de ne jamais aimer? Lui demanda en souriant la Comtesse d'Estouteville. Je ne sçai si j'aimerai, répondit-elle, mais je sçai que jamais l'Hymen

ne courronnera ni l'amour que j'inſpirerai ni celui que je pourrois prendre. Vous le croyez, dit le Prince de Sedan, qui, ainſi que le Comte d'Eſtouteville, étoit preſent à cette converſation. Oui, je le crois, reprit la Marquiſe; ma raiſon ſçaura mettre des entraves à l'amour, qui l'empêcheront de prendre des droits ſur moi, qui puiſſent me forcer de lui donner, au pied de l'Autel, la permiſſion de devenir mon Maître. Non, je ne veux point de mari. S'il étoit vieux, ſa jalouſie me rendroit la victime de ſes inquiétudes & de ſes empor-

temens; Monſieur de Gaibriant me les a fait eſſuyer avec autant d'injuſtice que de dureté; s'il étoit jeune, il ſeroit libertin, & me feroit éprouver le tourment que cauſe au cœur & à la vanité, l'amour mépriſé.

Cette façon de penſer de la Marquiſe de Gaibriant, la permiſſion qu'elle ſe donnoit de la déclarer, & la maniere aiſée dont elle avouoit, ſans le prononcer, qu'elle vouloit profiter de la liberté du veuvage, & en goûter les charmes avec ceux qui ſeroient aſſez heureux pour lui inſpirer de l'amour, étonnérent le Comte d'Eſtoute-

ville, à qui cette converſation venoit de donner une idée ſinguliére du caractére & de la vivacité de la Marquiſe de Gaibriant; ce caractére, marié avec une figure aimable, excita ſa curioſité, & fit naître chez lui le déſir d'être le premier, qui cherchant à lui plaire, ſçût profiter des heureuſes diſpoſitions de la Marquiſe.

D'Eſtouteville la prévint d'abord pour lui, & elle fit une vive impreſſion à d'Eſtouteville, qui ayant déja formé le projet de lui offrir ſon hommage, & pour empêcher d'en faire naître le ſoupçon à Mademoiſelle de

Vallemont, ſortit, & laiſſa la Marquiſe, qui ne parla plus que de lui. Elle auroit voulu dans un moment, connoître ſon caractére, être inſtruite de ſes liaiſons à la Cour, ſçavoir s'il aimoit, s'il étoit aimé; enfin, s'il étoit capable d'une véritable tendreſſe. J'ai à reprocher à la diſſipation de mon fils, lui répondit, avec ſimplicité, la Comteſſe d'Eſtouteville, & à ſon amour pour conſerver la liberté de faire ſuccéder dans ſon cœur, un objet à un autre, la douleur mortelle que me cauſe ſon éloignement extrême pour le mariage. Cette ré-

ponſe charma d'autant plus Mademoiſelle de Vallemont, qu'elle étoit faite par une perſonne en qui on pouvoit avoir confiance, & qu'elle prevenoit d'abord la Marquiſe contre d'Eſtouteville.

Mademoiſelle de Vallemont qui avoit ſes deſſeins, répondit de bonne grace aux avances d'amitié de la Marquiſe de Gaibriant, quoiqu'elle eût ſenti dans ſes diſcours peu meſurés, que l'amour amenoit à Paris un nouvel objet de triomphe & d'amuſement pour les hommes, dont le perfide d'Eſtouteville pouroit avoir la primeur.

Le lendemain, la Comtesse d'Estouteville, avec Mademoiselle de Vallemont, alla rendre la visite à la Marquise de Gaibriant. D'Estouteville à qui sa belle cousine proposa d'y venir, lui répondit d'un air leger, la Marquise de Gaibriant est aimable, elle a de l'esprit, de la coquetterie dans les maniéres, de l'enjouement, de la gentillesse dans la conversation, mais elle achéte ces avantages par une dose de folie un peu forte, & je réponds que cette folie, en faisant plus d'un heureux & encore plus de mécontens, la donnera plus

d'une fois en ſcene au Public. Je la trouvai hier très-ſinguliere, elle me réjouit beaucoup ; cependant, aujourd'huy je ne ſuis pas d'humeur de me divertir à ſes dépens, d'autres auſſi aimables qu'elle, doivent en faire les frais ; car j'avoue que ſon genre de folie n'eſt pas de mon goût. Je doute même que vous deveniez intimement amies, vous ne ſerez que parentes ; ou vous ſerez toutes deux la preuve, que les contraires ne ſont pas incompatibles.

Mademoiſelle de Vallemont ſourit à ce diſcours, elle ſentit que d'Eſtoute-

ville craignoit ſa pénétration, ſi elle les voyoit ſouvent enſemble, & l'indiſcrétion de la Marquiſe, ſi elle faiſoit amitié avec elle. D'Eſtouteville qui déſiroit toujours que ſa belle couſine ne ſçût ſes légéretés, que lorſqu'il en étoit au repentir, vit avec peine ce ſourir malin.

La converſation, chez la Marquiſe de Gaibriant, fut de ſa part vive & charmante. La liberté qu'elle laiſſoit à ſon imagination pour définir ſa maniere de penſer, dans quel cas elle reſpectoit ou s'affranchiſſoit des préjugés, ce qu'elle en adop-

toit, ce qu'elle en rejettoit; tout, en elle, amusoit la sage & grave Comtesse d'Estouteville, qui l'écoutoit & l'excitoit à parler avec un plaisir extrême.

Mademoiselle de Vallemont en avoit beaucoup moins. Elle la sentoit faite exprès pour séduire Destouteville; son imagination étoit libertine, mais l'amour, en la corrigeant, pouvoit la forcer à accepter un époux; car, il n'y avoit encore à censurer chez elle, que l'imagination; sa conduite, jusqu'à ce jour avoit été irréprochable.

Les grands biens de cette

jeune veuve, qui depuis ſon mariage, étoit devenue héritiére d'un frere unique, tué à la bataille de Pavie, n'effrayoit point Mademoiſelle de Vallemont; le Comte Deſtouteville lui avoit ſacrifié de plus brillantes fortunes, mais elle craignoit que réciproquement ils ne ſe corrigeaſſent de leur défauts, & qu'ils ne ſe conduiſiſſent tous deux, ſans y ſonger, au pied de l'Autel.

Mademoiſelle de Vallemont, chez qui l'amour, quoiqu'extrême, n'étoit jamais ni imprudent, ni indiſcret, dont la modeſtie, l'enjouement décent, la

douceur, malgré les dissipations du Comte d'Estouteville, le retenoient toujours dans ses chaînes, resolut de ne paroître à ses yeux, ni pénétrante, ni inquiéte. C'étoit en ne combattant jamais un goût naissant, qu'elle en avoit toujours triomphé.

Deux jours après, le Comte d'Estouteville alla chez la Marquise de Gaibriant; elle étoit seule : elle parut d'abord un peu embarrassée. Jamais homme ne fut si surpris, ayant l'idée qu'elle étoit la folie même de lui trouver de la raison, & de la raison embellie des gra-

ces d'une coqueterie fine & legere. Elle le reçut avec un sérieux qui n'étoit ni froid, ni sévere. Après une conversation, où elle s'instruisoit de la Cour, du caractere de ceux qui y étoient avec éclat, ou par leur naissance, ou par leur dignité, du pouvoir que la Duchesse d'Estampes avoit pris sur le cœur & sur l'esprit de François Premier, de la conduite tendre & attentive de cette Maîtresse, qui, par les grandes qualités de son ame, avoit forcé même ses envieux, d'applaudir au choix de ce Prince, la Marquise, à propos de la galan-

terie & des fêtes qui rendoient la Cour aussi aimable que brillante, sans se parer d'une vertu farouche, dit: Qu'elle sçauroit allier le respect qu'on se doit à soi-même, avec le plaisir qu'elle avoüoit aimer d'autant plus, que M. de Gaibriant, en la tenant renfermée au sein de l'ennui, lui avoit donné le tems de le desirer, que la détermination où elle étoit de n'abuser jamais de sa liberté aux dépens de sa réputation, lui tiendroit lieu d'un mari sévere, qui ne lui seroit pas désagréable, parce que ce seroit elle qui lui accorderoit ce qu'elle croi-

roit raiſonnable. Ainſi, ajoûta-t-elle, je ne ferai d'infidelité ni à lui, ni au parti que j'ai pris de n'en avoir jamais un qui ait des droits ſur moi, dont je murmurerois envain.

Il eſt un homme dans le monde, lui dit d'Eſtouteville, qui ne ſçait pas encore que l'honneur de votre conquête lui eſt réſervé, qui la fera, & qui, ſans doute, fera auſſi votre bonheur. Je ne ſçai pas ſon nom, je ſçai ſeulement celui que je voudrois qu'il portât. La Marquiſe, ſans paroître entendre ce diſcours, répondit: Votre prédiction

pourroit arriver, ſans que mon vainqueur devint mon maître. J'ai un cœur, je ne ſçai encore s'il eſt fait pour être ſenſible; je ſçai ſeulement que celui qui m'apprendra que je ſuis capable d'aimer, le ſera auſſi d'un amour conſtant & délicat.

Les hommes volages, diſſipés, continua la Marquiſe d'un air un peu animé, qui courent d'objet en objet, que rien ne peut fixer, ne me fixeront jamais. Que cette eſpece (qui pour l'ordinaire eſt aimable) ſeroit dangereuſe, ſi leur réputation ne les annonçoit pas! Mais elle eſt un contre-poi-

ſon qui garantit de devenir la victime de leur caprice. Et moi, Madame, repliqua d'Eſtouteville, je vous dis qu'elle eſt un aguillon ſûr pour animer la vanité d'une femme, qui ayant plus de charmes que celles qui ont éprouvé des legeretés, eſpere & veut fixer, non un homme inconſtant, mais un homme qui a toujours été aſſez malheureux pour n'avoir pas encore trouvé une femme digne d'un ſérieux hommage. Tel eſt celui qui paſſe pour volage qui n'a pas encore aimé; l'objet qui doit lui inſpirer une véritable paſſion n'a pas encore

paru

paru à ſes yeux. Vous avez des amis, repartit la Marquiſe, qui n'ont pas encore rencontré cet objet; car, vous les juſtifiez avec une éloquence qui fait plus d'honneur à votre eſprit, qu'elle ne prouve pour eux.

En ſortant de chez la Marquiſe de Gaibriant, le Comte d'Eſtouteville alla chez ſa ſœur. Meſdemoiſelles de la Marck & de Vallemont, le Comte de Saint-Paul, & le Prince de Sedan y étoient. Ce dernier qui connoiſſoit bien ſon Beau-frere, lui dit en badinant: Si vous avez envie d'ajoûter ſur votre Liſte à bonne fortune la

Marquiſe de Gaibriant, votre mere, quand vous avez été ſorti, vous a ſervi à merveille. Alors il lui rendit le diſcours de la Comteſſe d'Eſtouteville. Eh bien! ma couſine, dit en riant d'Eſtouteville à Mademoiſelle de Vallemont, ne m'avez-vous pas défendu? Plus diſcrete, reprit le Prince de Sedan, ou ne voulant pas traverſer vos plaiſirs, elle n'a que ſouri. Je ne lui pardonnerois pas, repliqua d'Eſtouteville, ſi j'avois envie de plaire à la Marquiſe de Gaibriant; mais nos caracteres iroient, je crois, mal enſemble. A peine nous ſe-

rions-nous dit (Je vous aime) que nous nous confirions peut-être que nous ne nous aimons plus.

Ce que le Prince de Sedan venoit de dire au Comte d'Estouteville, lui rappellant sa conversation avec la Marquise de Gaibriant, lui fit attribuer le sérieux dont elle l'avoit reçû, à ce que la Comtesse d'Estouteville lui avoit dit. Heureux présage pour moi, se dit-il à lui-même ! Il regarda le discours de la Marquise, sur la legereté de certains hommes, comme une crainte, inspirée par une disposition à l'aimer.

De ce moment, il espera de lui apprendre qu'elle avoit un cœur né pour être sensible; il pensa, sans en être effrayé, qu'il seroit peut-être volage; il lui rendit des soins assidus. Après les avoir reçûs legerement pendant quelque tems, elle commença à l'écouter plus sérieusement; ensuite elle lui laissa appercevoir la défiance où l'avoit jettée la Comtesse d'Estouteville.

Le premier triomphe de d'Estouteville, fut de persuader à la Marquise qu'il étoit capable d'une délicate & véritable passion, & qu'elle seule pouvoit la lui

inſpirer; enfin elle ſe crut aimée, & elle le crut, parce qu'elle aimoit.

Le Comte d'Eſtouteville avoit une galanterie fine dans l'eſprit, une facilité heureuſe à rendre ſes idées en Vers. Il en faiſoit quelquefois de jolis pour les femmes, à qui il cherchoit à plaire. Il fit ceux-ci pour la Marquiſe.

Autre fois deux flambeaux brilloient dans
votre Cour,
C'étoit celui d'Hymen & celui de l'Amour.
Un Prêtre alluma l'un, vos yeux font briller
l'autre.
L'Hymen voyant qu'auprès du vôtre
Le ſien rendoit une pâle lueur,
A vos tendres regards a caché ſa lumiere.
Le flambeau de l'Amour en a pris plus d'ardeur;
Suivez celui qui vous éclaire.

Mademoiselle de Vallemont craignoit & desiroit presqu'également, la confiance de la Marquise. Elle l'obtint : Elle apprit d'elle-même que sa tendresse pour d'Estouteville, étoit le prix de celle qu'il lui avoit jurée de ressentir pour elle toute sa vie : Ensuite elle lui montra les Vers du Comte d'Estouteville. Mademoiselle de Vallemont les lut quatre ou cinq fois, les retint, & les écrivit dès qu'elle fut seule.

Aussi généreuse que tendre, l'ame aussi agitée en écoutant la Marquise que son visage paroissoit tranquille, elle ne lui tint au-

cun diſcours, qui pût empoiſonner le plaiſir qu'elle avoit d'aimer. Elle lui dit ſeulement : Gardez-vous bien, Madame, de dire jamais à mon couſin, que vous m'avez avoüé vos ſentimens réciproques ; il craindroit que je ne les confiaſſe à la Comteſſe d'Eſtouteville, qui prévenue de la réſolution où vous êtes de ne jamais accepter d'époux, trembleroit que l'attachement de ſon fils pour vous, ne l'éloignât encore davantage de prendre un établiſſement : rendez même ici vos viſites moins fréquentes ; prenez, pour y venir, les jours que

mon coufin va à la chaffe avec le Roi ; qu'il croye que c'eft pour obferver un myftere, qui (je vous le dis) eft de fon goût, & fur-tout, devant lui, montrez-moi moins d'amitié, fi vous voulez que mes confeils vous foient utiles.

La Marquife pleine de fatisfaction d'avoir ouvert fon cœur à Mademoifelle de Vallemont, qui connoiffoit fi parfaitement le caractere de d'Eftouteville, l'embraffa en lui demandant d'être fincérement fon amie.

Un jour que le Comte d'Eftouteville étoit allé chaffer dans la Forêt de S.

Germain avec le Roi, Madame de Gaibriant vint passer l'après dînée avec Mademoiselle de Vallemont. Vous me voyez l'ame ennivrée de joie; lui dit-elle, j'ai vû ce matin le Comte d'Estouteville; je ne crois pas que jamais homme ait été plus tendre. Cent fois à mes genoux il m'a juré que revenu de tous ses égaremens, que fidéle, que toujours passionné, il m'adoreroit jusqu'au tombeau. Ah! charmante amie, qu'il est doux d'aimer quand on est aimée! J'éprouve ce charme, & c'est le plus aimable de tous les mortels à qui je dois le

plaisir de connoître l'amour. Que d'Estouteville est digne de mon choix ! Qu'il étoit beau ce matin dans son habit de chasse ! Qu'il avoit de graces ! N'avez-vous jamais écrit à mon cousin, lui demanda Mademoiselle de Vallemont. Non, repartit la Marquise. Nous nous voyons tous les jours. N'importe, reprit-elle, dans un commerce amoureux, c'est pour lui un plaisir inexprimable, je le sçai, de recevoir par des lettres tendres & pleines de sentiment, la preuve qu'on s'occupe de lui, quand on ne le voit pas. Cette vivacité délicate ani-

me & renouvelle ſa tendreſſe. Croyez-moi, dans le transport où il eſt d'avoir touché votre cœur, un billet demain matin à ſon réveil le rendra encore plus paſſionné. Vous vous en appercevrez, & vous m'en remercirez. J'ai une idée aſſez riante, pourſuivit-elle, ſi vous voulez je vais la mettre ſur le papier. Je le veux bien, répondit la Marquiſe.

Mademoiſelle de Vallemont paſſa un moment dans ſon cabinet; elle revint, & dit à la Marquiſe, à qui elle donna la derniere lettre qu'elle avoit écrite à ſon couſin: vous êtes belle com-

me Flore, vous avez ſa jeuneſſe & ſa fraîcheur ; mon couſin a eu quelquefois la légereté de Zephire, il en a la taille & les agrémens ; liſez, ſi vous êtes contente tranſcrivez.

La Marquiſe lut, fut charmée du billet, loua Mademoiſelle de Vallemont de ſa facilité à écrire d'auſſi jolies choſes ; lui dit. On croiroit que vous les ſentez, ce peut-il que vous n'aimiez rien, & que vous ſçachiez ſi bien exprimer la paſſion ? Et tout de ſuite elle copia ce même billet que voici.

Je ne ſçai ſi l'amour ſe plairoit à me tromper, mais j'ai

pris hier confiance en lui. Oui, cher Comte, je crois que vous m'aimez pour m'aimer toujours; je crois la course de vos légeretés finie, & que je vous verrai, ainsi que vous me l'avez juré, aussi fidéle que tendre. Mon cœur qui le mérite m'en assure. Que je fus contente du vôtre hier! Toute la tendresse que vous me protestiez qu'il ressentoit pour moi, étoit dans vos yeux, avec encore plus d'éloquence que dans votre bouche, souvent si trompeuse. Adieu volage Zephire. Puisse Flore par sa constance vous fixer à jamais.

Le lendemain le Comte d'Estouteville à son réveil

eut la ſurpriſe agréable de voir entrer dans ſa chambre un homme ſans livrée, qui lui rendit la lettre de la Marquiſe. Il l'ouvre avec vivacité. A meſure qu'il lit, il reconnoît le dernier billet que lui avoit écrit Mademoiſelle de Vallemont. Quel eſt ſon étonnement ! Je lui pardonne, ſe dit-il à lui-même. Le tour eſt perfide, mais il prouve bien que je ſuis tendrement aimé, malgré mes diſſipations, de la plus raiſonnable & de la plus charmante de toutes les femmes. Quelles ſéduiſantes & ſages routes elle ſçait prendre pour me ra-

mener toujours à elle !

Il court dans l'appartement de Mademoiselle de Vallemont, qui n'avoit dormi de la nuit, inquiéte de l'événement de son stratagême. Il entre en riant jusqu'aux éclats, en répetant, je suis un indigne fripon! Je mérite bien peu de posseder un cœur aussi tendre & aussi parfait. Ah! ma chere cousine, s'écria-t'il ensuite, & en tombant à ses pieds, aurez-vous toujours à me pardonner des écarts qui auroient dû depuis long-tems m'avoir coûté ce cœur si généreux, & dont la perte me feroit mourir de douleur. Je

ſuis un indigne fripon! Mettrai-je toujours votre conſtante & diſcrette tendreſſe à d'auſſi rudes épreuves ? Je le crains bien, répondit en riant Mademoiſelle de Vallemont, & je crois que je vous les pardonnerai toujours, quand un ſincere repentir y ſuccedera. Non, reprit d'Eſtouteville, & je m'avoue à vos genoux, convaincu de trahiſon pour ne jamais vous trahir. De bonne-foi, cher Comte, le croyez-vous ? lui demanda-t'elle. Oui, indulgente Flore, oui, *Zéphire* vous ſera fidele. Je ſerois trop heureuſe, reprit Mademoiſelle de Vallemont, mais

il ſera toujours le même. Non, repliqua d'Eſtouteville, non, je ſuis trop confondu de la façon adroite & tendre dont vous vous y êtes priſe, pour triompher d'un égarement qui ſera le dernier de ma vie. Oui, je vous ſacrifie la Marquiſe, je ne la verrai plus, & ſi je me ſouviens encore d'elle, ce ne ſera qu'en me rapelant le piége fin que vous lui avez tendu.

La prudence veut, lui dit Mademoiſelle de Vallemont, que vous ne renonciez pas ſi bruſquement à la Marquiſe. Peut-être ſoupçonneroit-elle de s'être dé-

celée à une rivale. Dans son juste ressentiment, la Comtesse d'Estouteville seroit la premiere instruite que je trahis son amitié & sa confiance. Ce seroit alors, cher Comte, que je vous perdrois pour jamais. Que je puisse au moins si je dois vous perdre, n'avoir point d'imprudence à me reprocher. Je vous confie donc à vous-même, je vous laisse le soin de mon repos : car je vous l'avoue, jamais femme ne m'a tant allarmée que la Marquise. Elle a tout ce qu'il faut pour triompher de votre caractere. Graces, gentillesses, propos aima-

bles, enjouement, coqueterie, amour pour le plaiſir, & comme vous, l'eſprit volontaire. Je vous ai caché mes inquiétudes & mes craintes, elles n'en ont pas été moins violentes. Allez chez cette redoutable rivale, duſſiez-vous me trahir encore, la prudence exige de l'amour que je vous envoye à ſes pieds, peut-être pour y achever votre victoire; mais je remets à l'honnête homme le ſoin de me deffendre contre l'amant perfide. Allez Comte.

Plus le Comte d'Eſtouteville s'avouoit que ſon goût pour la Marquiſe étoit dans

toute ſa vivacité, plus il la redoutoit, & plus il ſe craignoit lui-même. Il ſe ſentoit plus de force pour la ſacrifier à Mademoiſelle de Vallemont, qu'il n'en avoit pour ſe deffendre de ſes charmes. Il y alla en tremblant. Quel eſt ſon embarras ! Il n'oſe lui reprocher ſon indiſcrette confidence à Mademoiſelle de Vallemont; tout lui impoſe ſilence, tout le met à la gêne. Il n'oſe paroître trop paſſionné à la Marquiſe, & comment lui paroître moins amoureux, preſqu'au moment même où elle vient de lui avouer la tendreſſe qu'il

lui a inſpiré, & qu'elle lui a écrit un billet qui doit l'avoir enchanté ? Il eſt arrêté par la certitude qu'elle portera à Mademoiſelle de Vallemont, par ſes confidences, les coups les plus ſenſibles. Son trouble intérieur lui donne un air penſif & agité ; il veut parler, & il garde le ſilence, en ſe promenant dans la chambre de la Marquiſe, qui s'inquiéte de l'altération qu'elle voit en lui. Elle lui en demande tendrement la raiſon. Il lui prend les mains, les baiſe, ſoupire, lui dit qu'une affaire indiſpenſable l'arrache d'auprès d'elle, & il ſort déſeſ-

péré de penser qu'il ne pourra s'empêcher de trahir Mademoiselle de Vallemont, & de n'imaginer aucun expédient pour lui en dérober la connoissance.

Dès que d'Estouteville fut sorti de chez la Marquise, elle courut chercher Mademoiselle de Vallemont. Quel chagrin a votre cousin, lui demanda-t-elle? Le sçavez-vous? Est-ce une affaire d'honneur? En est-ce une d'interêt? Ou bien est-il inconstant dès qu'on lui a prononcé, je vous aime? Alors elle lui raconta l'air froid & embarrassé de d'Estouteville en entrant chez

elle, ſon ſingulier maintien & ſa bruſque ſortie.

Mademoiſelle de Vallemont qui vouloit préparer la Marquiſe à voir le Comte d'Eſtouteville lui échapper, lui dit, je ne vous cacherai point, & la Comteſſe d'Eſtouteville vous l'a dit, dès la premiere fois que vous l'avez vûe; ſon fils eſt né extrêmement léger. Il lui eſt arrivé plus d'une fois de ſe lever amoureux d'un objet, & de ſe coucher amoureux d'un autre. Il n'y a peut-être, répartit la Marquiſe, que les difficultés, les obſtacles & l'intertitude d'être aimé qui ſoutiennent

ſa perſévérance. Il eſt vrai, répondit Mademoiſelle de Vallemont. C'eſt-à-dire, reprit la Marquiſe, que l'amour heureux tombe d'abord chez lui dans l'aſſoupiſſement, & l'aſſoupiſſement à l'amour eſt un poiſon dont il faut qu'il meurt. Eh bien ! j'étoufferai le mien dès ſa naiſſance.

Mademoiſelle de Vallemont eut le plaiſir de voir couler les pleurs de la Marquiſe, qui, effrayée de la peinture du caractere de d'Eſtouteville, ſe promit de vaincre une tendreſſe qui ne pouvoit que la rendre la victime des caprices d'un inconſtant,

inconstant. Avec quelle adresse, s'écria la Marquise, le perfide a détruit la défiance que m'avoit inspiré le discours de sa mere !

Après un entretien de deux heures, pendant lequel Mademoiselle de Vallemont avoit adroitement persuadé à la Marquise de donner un successeur à d'Estouteville, qui l'aimât aussi tendrement & aussi fidélement qu'elle méritoit de l'être ; elle alla souper chez le Duc de Bouillon Elle entra d'abord dans l'appartement de la Princesse de Sedan.

Je suis ravie, lui dit-elle;

de vous trouver seule, je vais, je crois, vous faire rire aux dépens de votre frere.

La Princesse de Sedan, après avoir écouté le récit plaisant de Mademoiselle de Vallemont, sans avoir seulement souri, dit: Pourquoi le Comte de Saint Paul n'est-il plus du caractere de mon frere? Pourquoi faut-il que ce soit Mademoiselle de la Mark qui ait l'honneur de cette conversion? Un autre objet m'épargneroit au moins la peine mortelle d'être la confidente, & sans cesse le témoin du bonheur d'une Rivale?... Que dis-

je, ma chere cousine ? Osai-je bien prononcer ce nom ?.. Un autre que le Prince de Sedan peut-il donc m'en donner une ? Non, répondit Mademoiselle de Vallemont, & jamais il ne vous en donnera, car il vous adore. J'en suis plus criminelle ; s'écria-t-elle. Mais le Comte de Saint Paul qne je souhaite inconstant, l'est peut-être, continua-t-elle. Mademoiselle de la Mark se plaint à moi depuis quelque tems que ce Prince n'est plus pour elle le même ; qu'elle ne le voit plus occupé à saisir les occasions de l'entretenir seule ; que

ſouvent il eſt rêveur, diſtrait, embarraſſé; qu'enfin il n'a plus pour elle que des attentions générales. Cependant il ne manque pas à venir ici tous les jours, il la cherche à la Cour avec empreſſement, il reſte auprès de nous ſans ſeulement ſembler remarquer les autres femmes qui pourroient diſputer de beauté avec ma belle-ſœur. Ah! ma chere couſine, la cruelle ſe plaint, & eſt toujours aimée! En effet, ſi le Prince ne l'aimoit plus, ſa conduite ſeroit-elle toujours la même? Non, je le ſouhaite trop, & je ſuis trop malheureuſe

pour qu'il ſoit infidel. Oui, il l'aimera toujours. Oui, toujours je le verrai ſans pouvoir l'éviter, toujours ſa préſence ſoulevera contre moi mon devoir & ma raiſon, & toujours l'amour me rendra aſſez injuſte pour haïr Mademoiſelle de la Mark, dont l'amitié me peze, & qui m'eſtime bien plus que je ne le mérite.

Dans ce moment, Mademoiſelle de la Mark, le Comte de Saint Paul & Montejan entrerent. Tous les entretiens depuis quelques jours rouloient ſur la fin funeſte du Duc de Bourbon, qui venoit de payer

de ſa vie ſon entrepriſe ſur Rome.

Ce Prince n'auroit jamais coûté ni malheurs, ni larmes à la France, dit Montejan, ſi le Roi, à Moulins, écoutant moins ſa bonté naturelle, n'avoit pas préferé la voye de la douceur à la ſévérité, & qu'il l'eût fait arrêter. Le Comte de Saint Paul prenant la parole, dit en ſoupirant, le Roi m'a donné à Madrid une preuve de la douceur & de la bonté de ſon caractere, qui m'a laiſſé la liberté d'une déſobéiſſance dont je porterai toute ma vie la peine. Il jetta alors un regard ſur la

Princesse de Sedan & baissa aussi-tôt les yeux. Cette Princesse fut frappée de ces mots comme d'un coup de foudre. Mademoiselle de Vallemont en comprit le sens, & Montejan qui étoit convaincu de la passion de la Princesse de Sedan pour le Comte de Saint Paul, vit la vive impression & le trouble que jettoit ce discours dans son ame. Mademoiselle de la Mark qui ne pouvoit le comprendre, ne s'apperçut pas du changement subit qui se passa sur le visage de sa belle-sœur, & le Prince qui bien loin de penser qu'il étoit aimé, cherchoit sans

cesse à deviner quel étoit l'objet de la tendresse de la Princesse de Sedan, attribua ce changement à l'indignation que lui inspiroit cette mystérieuse déclaration.

Le reste de ce jour, la Princesse de Sedan & Mademoiselle de Vallemont, qui avoient lû réciproquement dans leurs yeux la surprise que leur avoit causée le discours du Comte de Saint Paul, & la commune impression qu'elles en avoient reçu, ne cesserent d'examiner ses regards, son maintien & tous ses mouvemens. Ils s'en passoit de bien singuliers dans l'ame de

la Princeſſe de Sedan, qui, éclairée par l'amour, & condamnant en vain le plaiſir qu'elle ſentoit à penſer qu'elle étoit aimée, crut voir, ainſi que Mademoiſelle de Vallemont, que ce Prince n'oſoit plus lever les yeux ſur elle. Son impatience étoit extrême d'être livrée à elle-même; la nuit lui donna enfin la liberté de s'abandonner à ſes réflexions. Elle la paſſa ſans goûter un inſtant de ſommeil, ſe rappellant mille petites choſes qui lui prouvoient ce que malgré elle elle deſiroit de croire.

La Princeſſe de Sedan

alla le matin chez la Comtesse d'Estouteville, pour y passer tout le jour. Ah! ma chere cousine, dit-elle à Mademoiselle de Vallemont, concevez mon malheur! Concevez celui du Comte de Saint-Paul, s'il est vrai que le bizarre amour l'ait blessé du même trait dont le cruel m'a frappé! J'aime ce Prince, il refuse ma main; & quand j'en ai disposé en faveur d'un autre, je lui inspire une passion qui ne peut jamais être heureuse! Ah! que c'étoit avec raison que j'ai toujours regretté qu'il ne m'eût point vûe avant que le Roi lui propo-

sât de m'épouser ! Je serois la Comtesse de Saint-Paul. Que dis-je ? Unie à l'objet que j'adore, je serois aussi fortunée que je suis misérable. Ce que dit hier ce Prince, les plaintes de Mademoiselle de la Marck, qui le croit peu sensible à sa tendresse, ses vaines recherches pour découvrir si elle a une rivale, tout semble assurer que c'est moi qui suis cette rivale introuvable. Mais, parlez, ma chere cousine, continua la Princesse de Sedan, le discours du Comte de Saint-Paul vous a-t-il fait la même impression qu'à moi ? Pouvoit-il

m'en faire une autre, repliqua Mademoiselle de Vallemont? Ses yeux alors fixés sur vous servoient d'interprétes à ce qu'il disoit. J'en ai frémi. Car, je ne vous le déguise pas, je regarde comme un malheur sa tendresse pour vous. L'idée d'en être aimée, va nourrir & fortifier dans votre cœur une passion que vous devriez avoir déja vaincue. Il trompe Mademoiselle de la Marck; elle n'est qu'un prétexte, pour se conserver la liberté de vous voir. Je crains bien que cette fausseté dans sa conduite, qui fait toujours esperer à cette fille

eſtimable, que l'Hymen récompenſera ſa tendreſſe, ne ſe découvre. Car, le Duc & la Ducheſſe de Boüillon voudront enfin faire expliquer ce Prince. Je vous plains, mais je vous l'avoüerai; je plains encore davantage Mademoiſelle de la Marck. Ainſi que vous, elle aime le Comte de Saint-Paul, qui a cherché, avant qu'il vous eût vû, à ſéduire ſon cœur, & elle en eſt trompée. Oui, vous êtes de toutes les femmes la plus injuſte, ſi vous lui refuſez votre pitié. Non, je ne la lui refuſe pas, répondit la Princeſſe de Sedan. Ce trop

juste mouvement succede dans mon cœur, à ceux de la haine, que l'amour jaloux y excitoit. Comme vous je la plains, & je la plains sincerement. Que ma situation intérieure a changé de face! Qu'elle va me livrer à de rudes combats, & à de cruels remords! Les confidences de ma Belle-sœur, ses inquiétudes, ses allarmes, en la croyant injuste & aimée, m'irritoient contre elle. Ces mêmes confidences aujourd'hui, ces mêmes craintes, en me prouvant tous les jours que je suis l'objet à qui elle a à reprocher son malheur, me

montreront ſans ceſſe le Comte de Saint-Paul, auſſi tendre pour moi, que je le ſuis pour lui, & me reprocheront en même-tems d'abuſer de la confiance de ma Belle-ſœur; mais dois-je & puis-je la détromper?

La Princeſſe de Sedan avoit à peine achevé ces mots, qu'on vint les avertir que la Ducheſſe de Boüillon, & Mademoiſelle de la Marck, étoient chez la Comteſſe d'Eſtouteville. Je croyois ma ſœur ici, dit Mademoiſelle de la Marck en y entrant! Vous la trouverez chez ma niece, répondit la Comteſſe d'Eſtou-

teville. Aussi-tôt elle y passa. Que faites-vous toutes deux seules, leur demanda-t-elle? De quoi parliez-vous? Qui passiez-vous en revûe? De qui disiez-vous du mal? De qui disiez-vous du bien? De vous, ma sœur, repartit la Princesse de Sedan. Nous loüyons votre caractere, nous admirions l'égalité, la douceur de votre esprit, & sa gaité, & nous convenions que personne ne sçait comme vous jetter de l'agrément dans une conversation. Cela pouvoit être autrefois, repliqua Mademoiselle de la Marck; mais je ne mérite plus d'être loüée, depuis que

le Comte de Saint-Paul me donne occaſion de penſer qu'à la tendreſſe que je me flatois de lui avoir inſpirée, a ſuccedé l'indifference. Mademoiſelle de Vallemont, continua-t-elle, n'eſt pas de trop, elle eſt bien digne de mon eſtime & de ma confiance. Oui, belle couſine, j'aime le Comte de Saint-Paul. Ses ſoins, ſes empreſſemens reſpectueux, & ſes attentions pour moi, avant le retour du Roi, m'avoient demandé mon cœur. Il a ſçû le toucher, & il paroît aujourd'hui peu flaté de ſa conquête.

Vous dirai-je ce que je

pense, dit alors Mademoiselle de Vallemont? Je vous crois injuste. Il paroît que le Comte de Saint-Paul, toujours aussi assidu chez la Duchesse de Boüillon, y trouve toujours le même plaisir, & que le même attrait l'y attire. Il ne va à la Cour que quand il sçait vous y voir. Pourquoi ne voulez-vous pas penser, ainsi que tout le monde, qu'il vous aime? L'amour vous rend trop difficile; mais si le Comte de Saint-Paul m'aime, reprit Mademoiselle de la Marck, pourquoi ne cherche-t-il jamais de momens pour m'en renouveller l'assurance? Il

eſt ſi doux de s'entendre dire, Je vous aime ! Il a joüi de ce plaiſir, je lui ai avoué ma défaite ; & depuis ce jour il n'a pas daigné me demander ſi l'amour lui conſervoit toujours mon cœur. Il vous eſtime trop pour en douter, lui dit Mademoiſelle de Vallemont. Eh bien ! qu'il m'eſtime moins, & qu'il ſoit moins tranquille. Son amour (s'il en a pour moi) eſt trop raiſonnable : mais que vous êtes heureuſe, ajoûta-t-elle, de ne rien aimer ! Je joüirai toujours de ce bonheur, répondit Mademoiſelle de Vallemont. Sans chercher à me contraindre, la Com-

tesse d'Estouteville (que je regarde comme une mere) m'a laissé la permission de déclarer mon éloignement pour accepter un époux ; ainsi j'ai mis cette barriere entre les hommes & moi. Il pourroit bien un jour s'en trouver un, repartit la Princesse de Sedan, qui la renversera. Si cela arrive, repliqua Mademoiselle de Vallemont, je lui pardonnerai ; car, sans doute, il le méritera. Mais, ajoûta-t-elle, passons chez la Comtesse d'Estouteville ; il ne faut pas que le plaisir d'être toutes trois ensemble, nous fasse commettre une impolitesse.

La consolation que venoit de trouver la Princesse de Sedan, dans son épanchement de cœur avec Mademoiselle de Vallemont, le Comte de Saint Paul la trouvoit aussi en s'entretenant avec Montejan de sa jalousie, du martyre de ne pouvoir découvrir quel en étoit l'objet, & des moumens differens que lui causoit ce qu'il avoit osé laisser échapper devant la Princesse de Sedan. Crois-tu, Montejan, lui demandoit-il, qu'elle en ait saisi le sens & le mystere? Quelle impression crois-tu qu'elle en ait reçûe? L'as-tu exami-

née? Qu'as-tu lû dans ſes yeux? De l'indignation, ſans doute, & du mépris pour mon amour. Que je crains de payer cher mon indiſcretion! Je t'en ai vû étonné, je t'ai vû regarder la Princeſſe de Sedan avec attention; dis-moi donc ce que ta pénétration t'a fait lire dans ſon ame? Quand vous me donnerez le tems de répondre aux queſtions que vous me faites; repliqua Montejan en ſouriant, je vous dirai ce que je penſe. Hé bien, parle, reprit le Comte de Saint-Paul, dis-moi ce que tu as remarqué; mais dis-le moi ſans feinte,

Ne crains pas de me rendre plus misérable. Parle. Cet ordre, repartit Montejan, n'est pas aisé à exécuter, à moins que nous ne parlions tous deux ensemble. Que tu prens mal ton tems pour plaisanter, lui dit le Comte de Saint-Paul. Parle: je me tais, & je t'écoute. Pouvez-vous douter, repliqua Montejan, que la Princesse de Sedan (dont l'esprit est fin & délicat) n'ait compris ce que vous avez voulu dire? Pouvez-vous aussi douter de sa surprise, & de l'impression que lui a fait votre discours? Vous lui apprenez en même-tems, que vous

abuſez Mademoiſelle de la Marck, en nourriſſant chez elle un vain eſpoir, & que vous ajoûtez à cette trahiſon (indigne de vous) la hardieſſe de l'aimer, & de le lui avouer. Car votre diſcours (impénétrable pour Mademoiſelle de la Marck) étoit un aveu très-intelligible pour la Princeſſe de Sedan. Pourquoi l'avez-vous inſtruite d'un amour que vous avez pris trop tard pour elle, & qui lui apprend que rivale, malgré elle, de ſa Belle-ſœur, vous lui faites courir le riſque de devenir l'objet de ſa haine? Oui, vous allez déſunir deux perſonnes

nes illustres qui étoient tendrement attachées l'une à l'autre. Non, la Princesse de Sedan n'aime point Mademoiselle de la Marck, reprit le Comte de Saint-Paul. Souviens-toi de ce que j'ai entendu. Elle la hait : elle lui envie le bonheur d'aimer sans remords, & d'être aimée, avec l'esperance d'être heureuse. Eh bien ! répondit Montejan, vous venez de faire succeder à sa haine la pitié. Elle plaindra une fille estimable d'être trompée ; elle lui dira peut-être .... Ah ! Montejan, tu me fais trembler ! Quoi ! la Maison du Duc de Boüillon

me seroit fermée ? Quoi ! je ne verrois plus cette Princesse que j'adore, sans espérance il est vrai, mais, que j'ai, au moins, le plaisir d'admirer tous les jours ; je ne pouvois plus suivre ses regards, examiner son maintien, avec tous ceux que je crois capables de lui avoir inspiré la passion que pour mon malheur je lui sçai dans le cœur. Quel est-il, cet heureux mortel ? Me sera-t-il toujours inconnu ? Ah ! si je le connoissois, il me seroit responsable de l'amour qu'il a sçû, le cruel ! inspirer sans y songer, à la Princesse de Sedan. Je l'en pu-

miroir, ou il m'arracheroit la vie.

Que vous êtes injuste Prince, lui dit Montejan. Il ignore son triomphe, vous n'en sçauriez douter. N'importe, reprit le Comte de Saint Paul, il est vainqueur. Sans lui peut-être, ma passion auroit trouvé du retour. Qui m'assûre, Montejan, qu'elle n'est pas aimée de mon Rival aussi tendrement qu'elle l'aime? Sa vertu, & les reproches que vous avez entendus qu'elle se faisoit, repliqua Montejan, vous sont, au moins, garans qu'il n'y a nulle intelligence entre elle, & celui qui a sur-

pris son cœur. Non, rien ne vous indique, dans la conduite de tous ceux qui vont familierement chez le Duc de Boüillon, qu'aucun homme y soit épris des charmes de la Princesse de Sedan. Le respect qu'elle imprime empêche l'amour de séduire les cœurs. On s'en tient à l'admirer. Que votre raison vous ramene à ce simple sentiment; obtenez cet effort de vous, pour votre gloire & pour votre repos. Car enfin, l'une & l'autre sont les victimes de votre amour, songez qu'il vous rend perfide à l'égard de Mademoiselle de la Mark,

Cessez de la tromper. Elle est si digne d'être aimée. Si l'estime suffisoit, répondit le Prince pour aimer, je sentirois en faveur de Mademoiselle de la Mark, tout ce que je sens pour la Princesse de Sedan, que jamais je ne cesserai d'adorer. Loin de diminuer ma passion, les obstacles l'irritent. Mais Montejan qu'ai-je fait? La Princesse de Sedan connoît aujourd'hui ma tendresse. Quel plaisir pour elle de penser que l'amour la vange du refus que j'ai fait de sa main! Ne le pensez pas, repartit Montejan. C'est pour elle un malheur de plus à

ajoûter à celui d'aimer malgré les séveres remontrances de la raison & du devoir. La connoissance de votre passion pour elle, loin de lui paroître une vengeance douce, la livre aux craintes mortelles que Mademoiselle de la Mark, à la fin désabusée, ne la rende responsable de votre trahison. La jalousie est un monstre qui enfante toûjours l'injustice, la fureur & la vangeance. Mais, Prince, oserai-je vous donner un conseil? Suis-je en état de le suivre, repliqua-t-il; s'il contrarie mon amour? Il est donc inutile, reprit Montejan, que je vous

represente avec quel soin vous devez éviter d'entretenir la Princesse de Sedan de cet amour. C'est alors que vous lui deviendriez un objet odieux. Eh bien! dit le Comte de Saint Paul, je sçaurai me forcer au silence, j'en vois comme toi la cruelle nécessité ; mes yeux seuls lui confirmeront ce que j'ai osé hazarder. Mais quelle contrainte! Montejan. Quel effort!

C'étoit un fatiguant & dur emploi pour le Marquis de Montejan, dont le caractére étoit droit, & dont l'amitié pour le Comte de Saint Paul étoit sincere,

d'être le confident d'un amour qui le rendoit malheureux, quand il pouvoit adoucir sa peine en lui apprenant que c'étoit lui-même qui étoit l'objet de sa jalousie ; mais sa prudence, son attachement pour Mademoiselle de la Mark, son respect pour la Princesse de Sedan, qui lui défendoit de donner des armes contre-elle, tout enfin, l'empêchoit d'instruire ce Prince de son bonheur, & lui ordonnoit de travailler à le ramener à Mademoiselle de la Mark.

L'estime & la confiance de cette charmante Fille,

pour Montejan ; l'engagérent à ouvrir ſon cœur à cet ami du Comte de Saint Paul. Montejan ſentit dans cet entretien toute la tendreſſe, les craintes & les inquietes allarmes de Mademoiſelle de la Mark. il en fut auſſi touché, qu'il fut ſatisfait de connoître combien elle étoit éloignée de s'en prendre à la Princeſſe de Sedan.

En quittant Mademoiſelle de la Mark, Montejan alla chez le Comte de Saint Paul. Que viens-tu me dire, lui demanda ce Prince ? Tu as le viſage d'un homme qui porte de mauvaiſe nouvelle. Non, répondit Mon-

tejan ; mais l'amour me cause autant de peine, autant de tristesse, & me fait passer d'aussi douloureux momens, que si j'en étois maltraité. Je viens d'avoir une conversation avec Mademoiselle de la Mark qui m'a touché sensiblement. Elle m'a laissé voir toute sa tendresse pour vous. Elle s'est plainte de votre peu d'empressement pour elle. Elle m'a montré ses craintes de n'être plus aimée ; enfin elle m'a conjuré de lui dire si un nouvel objet ne lui avoit point enlevé votre cœur. Qu'as-tu dit, Montejan ? Comment m'as-tu dé-

du? Moins mal que vous ssiez fait, repliqua-t-il, ucoup mieux que vous itez. Cela peut être, repartit le Prince; mais rassûre-moi. Mademoiselle de la Mark ne soupçonne-t-elle rien de ma passion pour la Princesse de Sedan? Pas encore, reprit Montejan. Attendons. Je m'en fie bien à quelques imprudences de votre part pour l'en instruire. Car enfin, en douteroit-elle, si le hazard lui apprenoit que vous-avez resisté au Roi à Madrid, qui vouloit vous unir à Mademoiselle d'Estonteville. Le discours mystérieux que vous

avez tenu devant Mademoiselle de la Mark, discours qui a excité sa curiosité, & dont elle m'a demané l'explication, reviendroit aussitôt à son esprit. Tu me fais trembler, dit le Comte de Saint Paul. Mais acheve de me rendre compte de ta conversation.

Si j'aime un indiférent, m'a dit Mademoiselle de la Mark, confiez-le à ma discrétion, mon cher Montejan. S'il est vrai qu'il n'ait pour moi que de l'estime, aidez-moi, je vous en conjure, à l'arracher de mon cœur. Toute la Cour est persuadée que je posséde

le ſien, & que ce Prince me fera changer de nom. Je conviens de n'avoir pas à lui reprocher de m'en avoir donné l'eſpérance, mais ſes ſoins, ſes diſcours tendres, l'aveu, enfin, qu'il a deſiré de mes ſentimens pour lui, n'ont-ils pas dû me la permettre? Si je me ſuis trop légérement flattée, deſabuſez-moi. Vous le pouvez. Vous avez toute la confiance du Prince que j'adore, vous ſçavez tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. Que dois-je attendre? Que dois-je craindre? Qu'as-tu répondu mon cher Montejan? lui demanda le Comte de Saint

Paul. Mon attachement pour vous, Prince, reprit Montejan, la pitié que vous me faite tous deux, je pourrois dire tous trois, m'a rendu de moitié de votre pefidie. J'ai trompé Mademoiselle de la Mark, comme vous la trompez. Je l'ai r'assurée, je lui ai conseillé de remetmettre au tems, à ses charmes, à son caractére admirable, le soin de son bonheur. Plaise au Ciel, Prince, que l'erreur où votre conduite la jette, ne soit funeste à personne.

L'arrivée du frere de la Princesse de Sedan, interrompit cette conversation, & fit

reprendre au Comte de Saint Paul un air ouvert. Eh bien! dit-il, à d'Estouteville, d'un ton aussi léger que si son ame avoit été tranquille, êtes-vous vainqueur de la Marquise de Gaibriant? Non en vérité, repliqua d'Estouteville: Je n'en suis encore qu'à l'attaque, & même avec peu d'avantage. La vivacité de la Marquise, sa coquetterie, son amour pour l'indépendance, la rendent, je crois, peu capable d'être sensible; elle ne l'est qu'au plaisir de plaire. Prenez-y garde d'Estouteville, reprit le Comte de Saint Paul, vous aimez la Marquise plus

que vous ne penſez. Vous êtes diſcret avec moi & avec Montejan. Vous voulez joindre le miſtére à l'amour ? Mais vos aſſiduités pour la Marquiſe, & ſa complaiſance à recevoir vos ſoins, s'accordent mal avec le miſtére.

D'Eſtouteville, fut un peu déconcerté de la plaiſanterie, il craignoit que le Comte de Saint Paul, ne lui en fiſt de ſemblable en préſence de Mademoiſelle de Vallemont. En effet, il étoit occupé des moyens de la tromper, & de trouver un prétexte pour empêcher la Marquiſe d'aller chez la Comteſſe d'Eſtouteville, &

rarement chez la Princesse de Sédan. Enfin, il en imagina un.

Depuis quelque tems, l'Amiral de Brion, dont la faveur augmentoit & s'affermissoit tous les jours, venoit avec assiduité chez la Comtesse d'Estouteville, comme ami de son fils. Le Comte de Brion étoit au nombre de ces hommes de la Cour, qui méritoient, par leur figure, par leur esprit, & par la maniére aimable dont ils sçavoient en faire usage, que leur hommage aux Dames, fût reçu & récompensé. Quoiqu'il n'ignorât pas tous ses avantages pour plaire,

il ſentit en tremblant, que l'eſtime ſinguliere que lui avoit inſpiré Mademoiſelle de Vallemont, l'avoit mené juſqu'à l'amour. Il ſçavoit qu'elle ne vouloit jamais ſe marier. Ainſi, il penſa que pour faire changer, s'il étoit poſſible, cette réſolution en ſa faveur, il ne falloit pas l'effaroucher, en l'inſtruiſant de ſes ſentimens pour elle. Il ſe dit, que loin de lui laiſſer appercevoir un Amant paſſionné, il devoit ne lui montrer qu'une eſtime qui méritât ſon amitié. Qu'il devoit l'accoutumer inſenſiblement, à le voir ſans le craindre, à l'écouter avec

quelque plaisir, à le croire, enfin un ami qui ne vouloit exiger d'elle, que de l'amitié. Il sentoit combien le caractére doux, simple, égal & solide de Mademoiselle de Vallemont étoit propre à le rendre heureux. L'alliance ne lui laissoit rien à désirer, & le peu de fortune de Mademoiselle de Vallemont ne l'arrêtoit point. La sienne aussi brillante que sa faveur, lui permettoit de sacrifier l'intérêt, au desir d'assurer son bonheur par cette union.

Dans toutes les occasions, le Comte de Brion étoit empressé, mais sans affectation,

à donner à Mademoiſelle de Vallemont des marques de ſon reſpect & d'une confiance entiere. Il applaudiſſoit à ſa maniere de penſer. La mienne, lui diſoit-il, ſemblable à la vôtre nourrit & fortifie tous les jours la ferme réſolution où je ſuis de conſerver toujours ma liberté.

Le Comte d'Eſtouteville, ami de l'Amiral, le voyoit ſans inquiétude venir chez ſa mere avec plus d'empreſſement qu'à l'ordinaire. Il ne ſoupçonnoit point ſa paſſion pour Mademoiſelle de Vallemont. Quelqu'aimable qu'il fût, il l'auroit ſoup-

çonn[illegible]ſans en être allarmé, Son eſtime égale à ſa paſſion, & la conduite toujours la même de Mademoiſelle de Vallemont, le mettoit au-deſſus du plus léger mouvement de jalouſie. Ainſi, ſans craindre que l'Amiral lui en inſpireroit bien-tôt une véritable, il fut charmé dans la ſuite de ſes aſſiduités par des raiſons qu'on va voir.

Malgré ſes promeſſes à cette adorable couſine le jour du Billet envoyé par la Marquiſe de Gaibriant à d'Eſtouteville, mais ſeulement copié par elle, dès le lendemain le perfide d'Eſ-

touteville avoit été chez elle avec l'empressement de l'Amant le plus passionné.

La Marquise allarmée de tout ce que lui avoit dit Mademoiselle de Vallemont, demanda raison au Comte d'Estouteville de la singularité de sa visite de la veille. Le bonheur que me promettoit votre tendre Billet, lui répondit l'adroit d'Estouteville, en m'enflammant encore davantage, m'a fait redouter un avenir cruel pour mon amour. Non, vous n'êtes pas capable d'une constante tendresse. Volontaire, dissipé, courant après le plaisir, le dirai-je? co-

quette, vous me rendrez peut-être auſſi miſérable que je ſuis amoureux. Ainſi, c'eſt à mes craintes, c'eſt à l'amour que vous m'avez inſpiré, à qui vous devez vous en prendre de la bizarrerie du maintien que j'eus hier. Plus je vous trouvois charmante, plus je craignois mon cœur & votre légereté; car, je vous l'avouerai, je voudrois vous moins aimer. Eh bien! Comte, dit la Marquiſe, exigez de moi tout ce qui pourra vous raſſurer. Preſcrivez-moi la conduite qui peut vous prouver que je vous aime aſſez tendrement pour re-

noncer en votre faveur à cette liberté que la mort de Monſieur de Gaibriant m'a rendue. Parlez. Non, Madame, répondit d'Eſtouteville; je refuſe la permiſſion que vous voulez me donner de ne plus vous aimer, & je ne veux pas vous donner celle de me haïr; oui, vous me haïriez, car, ainſi que Monſieur de Gaibriant, je ſerois jaloux, & peut-être un Maître dur. Aimons-nous, charmante Marquiſe, ſans que le devoir nous l'ordonne. Il eſt ſi ſouvent mal obéi; de plus, j'ai comme vous un éloignement extrême pour une union que la mort

mort ſeule peut rompre.

Vous me charmez, Comte, reprit la Marquiſe. Vos ſentimens conformes aux miens me raſſurent, car, je vous l'avouerai, je craignois que vous ne me regardaſſiez comme une conquête que vous vouliez mettre aux fers, à la faveur des liens de l'Hymenée. Reſtons toujours les maîtres de nous aimer, ou de nous confier que nous ne nous aimons plus. Malgré nos ſermens d'une tendreſſe éternelle, le cas peut arriver. Je vous promets de vous l'avouer avec ſincerité, donnez-moi votre parole d'en uſer de mê-

me. La propoſition eſt ſinguliere, repartit le Comte d'Eſtoutevile, mais je l'accepte. Sur-tout, Comte, reprit Madame de Gaibriant, je défens à votre amour d'ambitionner des droits qui vous rendroient à mes yeux encore plus redoutable qu'un Epoux.

Cette converſation qui reſpiroit plûtôt la coquetterie que la tendreſſe, ſe ſoutint long-tems ſur le même ton. Néanmoins le Comte d'Eſtouteville, malgré ſon air léger & galant, étoit intérieurement tourmenté de la crainte que Mademoiſelle de Vallemont ne fût

sans cesse instruite & blessée par les confidences de la Marquise, qui, la voyant souvent, lui rendroit toujours compte de ses démarches & de ses discours si contraires à tout ce qu'il lui avoit promis. Mais, comment exiger de la Marquise de ne plus aller chez la Comtesse d'Estouteville ? Quelle raison en donner ?

D'Estouteville étoit livré à ces inquiétudes depuis quelques jours, pendant lesquels, sous le prétexte de redouter les Rivaux que les charmes de la Marquise lui feroient, si elle paroissoit trop dans le monde, il l'a-

voit engagée à rester chez elle, lorsqu'il imagina un prétexte pour qu'elle n'allât que rarement chez la Comtesse d'Estouteville, & pour la mettre en défiance de Mademoiselle de Vallemont.

J'attire, lui dit-il, chez ma mere, tout ce qu'il y a d'hommes aimables à la Cour. Sa maison leur est ouverte. Ils aiment à séduire; vous aimez à plaire, que de sujets pour moi de crainte! Vous le dirai-je, poursuivit d'Estouteville, Brion vous aime; c'est un rival à redouter. Depuis que vous êtes à Paris il a redoublé d'amitié

pour moi ; lorſqu'il vous trouve ou que vous arrivez chez ma mere , il y reſte avec un plaiſir qui décele un amour naiſſant. Je ſuis même perſuadé qu'il a déja fait confidence de ſa tendreſſe à Mademoiſelle de Vallemont , pour qui ſon eſtime eſt extrême ; défiez-vous donc d'elle , elle trahiroit votre ſecret. Enfin je vous conjure d'aller rarement chez ma mere , & de ne jamais y aller ſans m'avoir prévenu. Oui , je veux toujours y être , je veux juger par mes propres yeux des impreſſions que vous ferez & que vous recevrez. Ayez pitié ;

belle Marquise, d'un homme amoureux & jaloux. La Marquise charmée des délicates preuves qu'elle croyoit recevoir de d'Estouteville, lui promit tout ce qu'il exigeoit.

Le premier mouvement de Mademoiselle de Vallemont, fut d'être surprise de ne plus voir la Marquise. Elle pensa bientôt que ce refroidissement étoit l'ouvrage du peside d'Estouteville, mais son estime pour lui ne lui permit pas de le soupçonner d'indiscrétion. Avec un air simple elle demanda à d'Estouteville s'il voyoit souvent la Mar-

quise. Vous m'avez ordonné d'y aller quelquefois, je vous obéis; mais je n'y vais qu'aux heures où elle a compagnie. N'est-ce que la prudence qui vous y mene, reprit Mademoiselle de Vallemont? L'amour n'y est-il pour rien? C'est la prudence qui m'y conduit, repliqua-t'il, l'amour ne m'entraîne que vers vous, parce que vous seule en méritez un véritable. Tout ce qui n'est pas vous, belle Flore, n'est pour moi qu'amusement. Si je le croyois autant que je le souhaite, répondit Mademoiselle de Vallemont, j'en serois bien persuadée. Soyez

le, repartit vivement d'Estouteville. Oui, je ne suis jamais qu'un imposteur quand je me sers du mot d'amour avec d'autres que vous; mais je dis toujours vrai quand je jure que je vous adore. Je sens cette vérité aux pieds même des femmes, où votre souvenir me gêne & me reproche de vous trahir.

Cette conversation jetta quelque calme dans l'ame de Mademoiselle de Vallemont, mais il fut de peu de durée. Elle ne tarda pas à remarquer que jamais la Marquise ne venoit chez Madame d'Estouteville que le Comte n'y fût. Cette con-

duite qui l'instruisoit que d'Estouteville craignoit un entretien entr'elle & la Marquise, lui fut un garant de leur intelligence. Un jour en passant à côté de d'Estouteville, & en présence de la Marquise, elle lui dit bas: Je ne vous reconnois pas, vous êtes ordinairement plus fin.

Quelques heures après le Comte d'Estouteville trouva le moment de demander à Mademoiselle de Vallemont ce qu'elle avoit voulu lui dire. Vous m'avez entendu, lui repliqua-t'elle; & pour donner un démenti à ce propos qui vous inquié-

te, ſortez ſi vous l'oſez quand la Marquiſe viendra chez votre mere.

Cette réponſe de Mademoiſelle de Vallemont donna matiere à une ample converſation, dans laquelle d'Eſtouteville, malgré les reproches qu'il ſe faiſoit en ſecret, lui jura que le haſard ſeul l'avoit fait ſe rencontrer avec la Marquiſe, toutes les fois qu'elle étoit venue chez la Comteſſe d'Eſtouteville.

Mademoiſelle de Vallemont ne s'étoit jamais échappée ſi vivement. Née auſſi douce que tendre, elle en reſſentit autant de honte

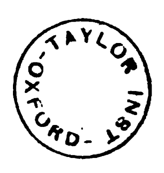
que de regret, ainsi elle parut convaincue sans l'être, de l'innocence du Comte d'Estouteville. Jamais elle n'avoit été ni si piquée, ni si allarmée par le mistere obstiné de d'Estouteville; mistere qui l'assuroit que sa tendresse pour la Marquise étoit vive, & sérieuse. Persuadée qu'elle ne triompheroit d'elle dans le cœur de d'Estouteville, qu'en lui faisant craindre de perdre le sien; elle prit une résolution qui étoit bien éloignée de son caractere, & que cependant elle exécuta.

Mademoiselle de Vallemont pensoit que jamais une

personne raisonnable & vertueuse ne doit mettre seulement un moment en souffrance l'estime qu'elle a inspirée à un amant ; qu'elle ne doit jamais lui donner ni le tems, ni l'occasion de la soupçonner. Prévenue de cette opinion, elle avoit toujours épargné à d'Estouteville le plus leger mouvement de jalousie. Recherchée, aimée, adorée, elle avoit toujours sçû, sans trop de sévérité & avec décence, éloigner tous ceux qui auroient pû blesser sa délicate façon de penser, & causer de l'inquiétude au Comte d'Estouteville. Il connoissoit

connoiſſoit & admiroit ce caractere reſpectable, qui avoit ſi bien ſçû gagner ſa confiance, que rien ne pouvoit l'altérer. Mademoiſelle de Vallemont le ſçavoit, ainſi elle penſoit qu'il étoit très-difficile de le rendre jaloux.

Fin du premier Tome.



55665087



